NEUVIÈME ANNÉE — N° 434. Directeur littéraire : PAUL DE LÉONI. Jeudi 9 Novembre 1916

16 PAGES

TOUS LES JEUDIS

L'ÉPATANT

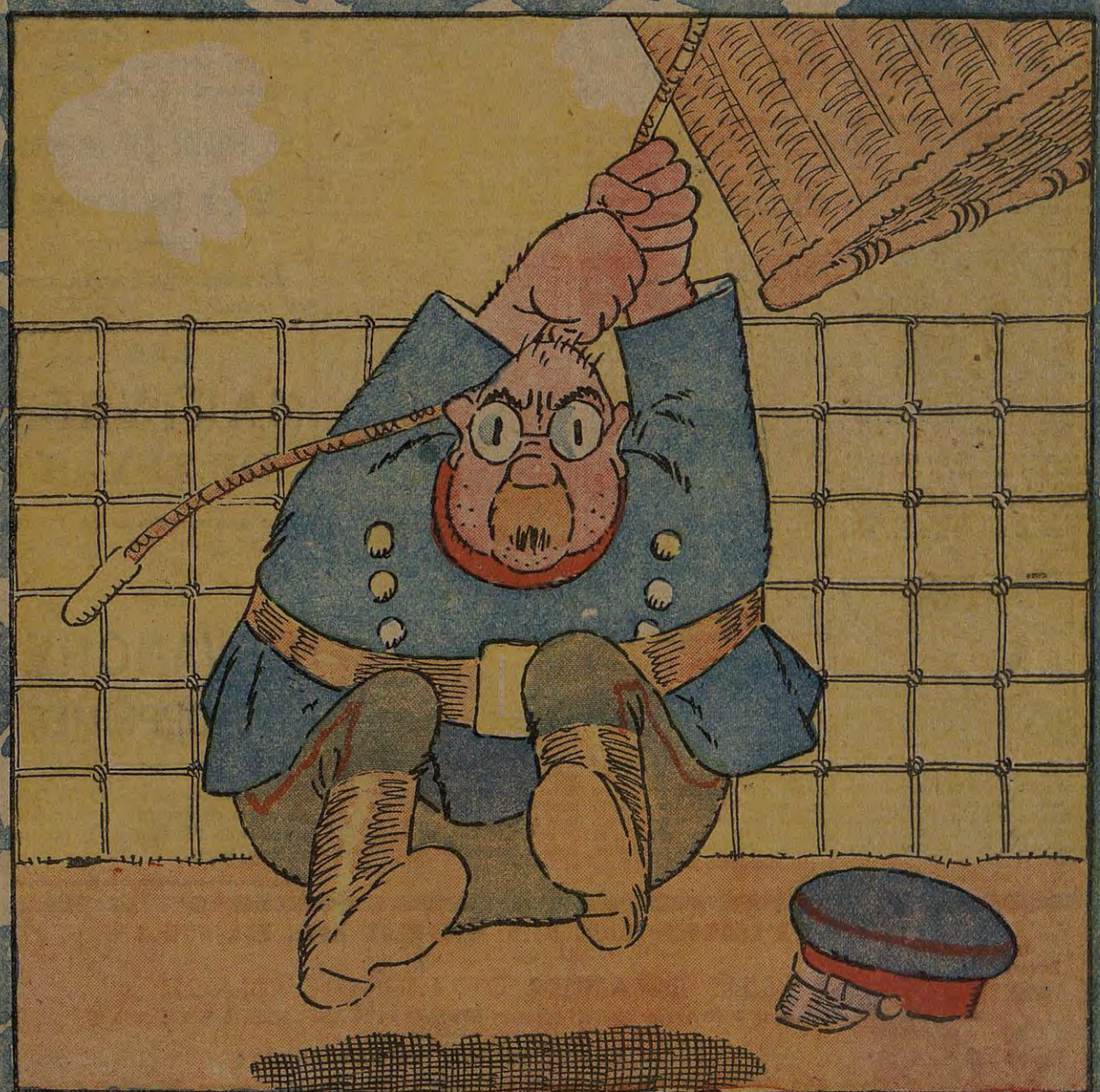
5c

POUR LA FAMILLE

Publications OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e^)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise 3 fr. par an
Province..... 3 fr. 50 —
Étranger..... 5 fr. —

POURQUOI L'ÉVASION D'OTTO VON BRACK FUT RATÉE

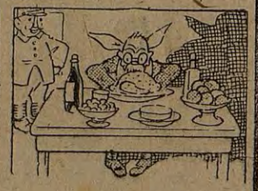


S'évadera!... s'évadera pas! Cet Otto restera-t-il en panne? Puisque vous êtes si curieux, regardez donc à l'intérieur.

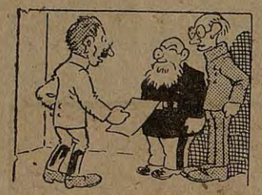
POURQUOI L'ÉVASION D'OTTO VON BRACK RATA !

Le baron Otto von Brack était un « kamarad » personnel de l'Empereur, qui aimait tout particulièrement ce général parce qu'il imitait le grognement du kochon de lait à se tordre ! Aussi, il n'y avait pas d'offensive...

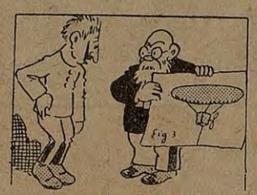
... tant sur le front-z-occidental que sur le front-z-oriental sans que Otto von Brack fût consulté... C'est ainsi qu'au cours d'une de ces offensives en Champagne, une stupide contre-offensive fut déclanchée par les Français...



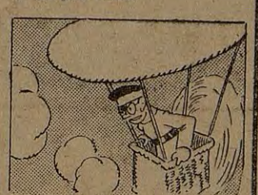
... et le général Otto von Brack disparut dans la tourmente ! Il avait été fait prisonnier ! L'Empereur le sut par un mot de son intime « kamarad » qui lui disait : « Hélas ! Sire, je n'imiterai plus le cri du kochon de lait pour faire...



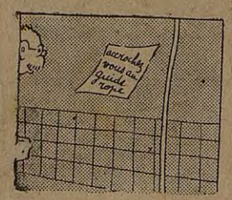
«... rigoler Votre Majesté ! Je suis enfermé au camp de X-sur-Z et j'y krève littéralement de faim ! » Bien entendu, le baron Otto von Brack racontait une craque : il était nourri comme tous les prisonniers, c'est-à-dire royalement !...



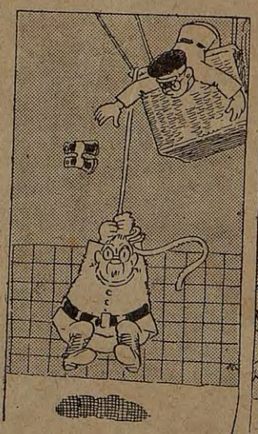
Profondément ému, Guillaume déclara après cette lecture à tirer les larmes : « Il faut absolument qu'on fasse évader ce pauvre von Brack ! — Ia ! ripostèrent les konseillers, mais de quelle façon ? » Le kaiser ayant réfléchi profondément...



... déclara qu'il convenait de construire un zeppelin minuscule, muni d'un moteur électrique, pour enlever le baron. « Le baron pesant 59 kilos, dit Sa Majesté, il s'agit de bâtir un ballon susceptible d'enlever strictement ce poids; de cette manière, mon zeppelin...

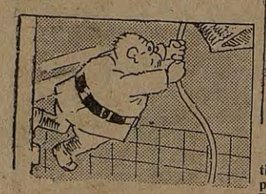


«... pourra être mû par l'électricité, c'est-à-dire silencieux et nous aurons toutes les chances de notre côté ! » Quinze jours plus tard, le baron Otto von Brack, averti par des lettres chiffrées, se tenait à la fenêtre de sa cellule...



Mein Gott ! comme les calculs subtils de l'empereur se trouvaient toupés ! Les cinquante-neuf kilos de von Brack avaient salement profité depuis qu'ils étaient prisonniers ! Ils étaient devenus, pour le moins, cent trente à cent quarante ! Et dame, le baron étant devenu un homme de poids, il fut impossible au zeppelin de l'empereur d'enlever ce personnage. Ce fut, au contraire, Otto von Brack qui fit...

... descendre le dirigeable ! Aux glapissements de déconvenue des deux boches, des poilus accoururent. « Tiens ! rigolèrent-ils, m'sieu l'baron qui joue encore au ballon à son âge ! Nous allons confisquer le joujou de m'sieu l'baron ... » Et le kaiser attend toujours et attendra jusqu'à la fin de la guerre que son « kamarad » imite le grognement du kochon de lait !...



... par une belle soirée d'été, lorsqu'un petit chiffon de papier descendit mollement devant ses yeux... L'ayant lu, le baron Otto empoigna le guiderope qui se présentait au même instant, et se laissa aller dans le vide...

Demandez, en vente partout :

LES

AVENTURES DE COUCOU

Gamin de Paris au pays du scalp.

Grand roman d'aventures, qui sera complet en plusieurs volumes de 128 pages.

Un volume par semaine

20 Cent. le volume.

Le premier volume en vente est intitulé :

LES

MARTYRES DU TEXAS

Le second volume en vente est intitulé :

LA

REVANCHE DES OPPRIMÉS

Envoi franco contre **0 fr. 25**, adressés en timbres à l'Administration de l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

LES MYSTÈRES DE LA COUR DE BERLIN

En vente partout : **35 CENTIMES**

LES DRAMES DE L'ESPIONNAGE

Grand roman inédit par PIERRE DE CHANTENAY

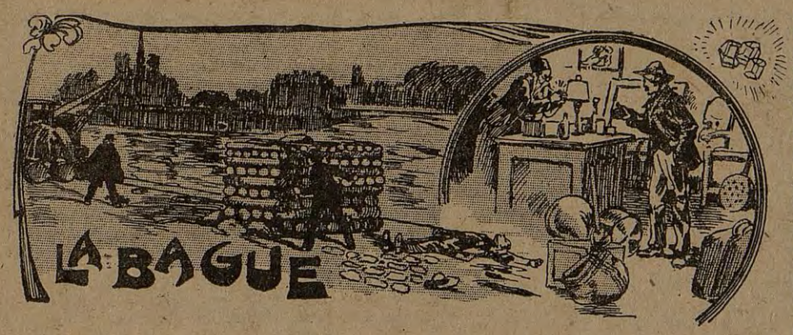
Paraît aujourd'hui le 9e volume intitulé :

GUILLAUME, BISMARCK ET TONY

Envoi franco contre **0 fr. 50**, adressés à l'Administration de l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

FR-4124

C.N.B.D.I. ANGOULÊME



Affalé dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin où parfois il prenait ses repas, Daniel Bonassis, absorbé dans une pénible songerie, regardait vaguement voler les innombrables mouches qui peuplaient l'atmosphère lourde et empuantie d'alcool. Il était pour l'instant le seul consommateur, et c'est à peine si, à travers la porte fermée, les bruits du débit lui parvenaient, trop assourdis pour troubler sa méditation.

Ce soir-là, il devait être en fonds, car il en était à sa deuxième absinthe, alors que d'habitude une seule lui suffisait. Cela signifiait simplement qu'on était au samedi soir et qu'il avait touché les quatorze francs qui, à raison de deux francs par jour, constituaient tout son salaire hebdomadaire. Moyennant cette modique rémunération, il s'occupait de huit heures du matin à midi, et de une heure à sept à copier, pour le compte d'un quelconque mercanti, des adresses sur des bandes ou des enveloppes, dans un ignoble réduit où il coudoyait deux ou trois autres miséreux dans son genre.

Comment, alors qu'à son début dans la vie, il avait tous les atouts dans la main, comment en était-il arrivé à une pareille déchéance ? C'est précisément à quoi il songeait, sombre et les sourcils froncés. Il revivait par l'imagination ses folies et ses frasques de jeunesse, la noce à jet continu, l'argent de l'héritage paternel gaspillé sans mesure, puis, la ruine, les expédients, la dégringolade, jusqu'à ce qu'il en fût arrivé à ce degré de décrépitude physique et morale où, à trente-trois ans, on lui en eût quasiment attribué cinquante, où il n'espérait ni n'attendait plus rien. Et oubliant qu'il était l'unique artisan de son malheur, il serrait les poings et grondait :

— Est-ce que cela va durer ? Ne vaudrait-il pas mieux en finir d'une manière quelconque, par un suicide ou par un crime, s'il le faut ? Non, non, je n'ai pas le courage de supporter plus longtemps cette lente agonie. Il faut, oui, il faut que je sorte de là. Mais comment ?

Comme pour la centième fois, il se posait cette insoluble question, la porte s'ouvrit et un homme entra, grand, voûté, rasé de quinze jours, et, comme Daniel, vêtu d'habits achetés au « décrochez-moi ça ».

— Tiens ! Quiriel. Comment va, depuis le temps ?

L'arrivant serra la main de Daniel et s'assit auprès de lui. Tandis que le garçon apportait à son intention l'inévitable et traditionnelle « purée », il parla de ses affaires ; lui aussi exerçait la profession de copiste, ou mieux, de « bandiste » seulement, dans une bonne maison, et il arrivait à gagner ses dix-huit ou même dix-neuf francs par semaine ; le Pactole, quoi !

Daniel l'observait attentivement.

— Vous ne me dites pas tout, interrompit-il brusquement. Il y a autre chose.

— Quoi ? autre chose ! répliqua Quiriel. Que voulez-vous qu'il y ait ?

— Pensez-vous que j'ai mes yeux dans ma poche ? Vous vous exprimez d'un ton saccadé, avec une fièvre dans le regard et dans la voix, vous vous agitez comme si vous ne pouviez tenir en place.

Quiriel hésita, la perplexité peinte sur son visage amaigri. Il esquissa une faible dénégation, puis, soudain, sa résolution prise, se pencha vers son interlocuteur, non sans s'être assuré d'un coup d'œil que la porte était bien close.

— Je voulais vous en parler, souffla-t-il, mais je n'osais pas, parce que... Regardez ce que j'ai trouvé.

Il tira de sa poche un petit paquet enveloppé d'un morceau de papier qu'il déplia. Alors, aux yeux éblouis de Daniel apparut une bague magnifique, une bague de femme, en or, sertie de trois énormes brillants. Il recula comme si un serpent l'eût piqué et ses paupières papillotèrent, il s'y connaissait en bijoux, en ayant jadis beaucoup acheté, à l'époque de son opulence. Cela valait six ou huit mille francs, au bas mot. Il murmura d'une voix tremblante :

— Il y en a pour de l'argent. Où avez-vous ramassé ça ?

— Par là, sur les quais, répliqua l'autre évasivement. Alors, vous croyez que...

— Sûrement, ça vaut chaud. Il faut liquider ce bijou et au trot...

— C'est que, justement, je ne sais à qui le proposer. Vous sentez bien que, nippé comme je le suis, je ne puis me hasarder chez un bijoutier quelconque ; son premier soin serait de me faire arrêter. Alors, si vous m'indiquiez quelqu'un.... je vous donnerai naturellement une part de...

— Oui, peut-être bien. Laissez-moi réfléchir un instant.

Daniel réfléchissait en effet, et une rage froide le dévorait. Pourquoi une semblable aubaine était-elle échue à cet imbécile, manifestement incapable d'en tirer parti, tandis que lui, avec les trois mille francs qu'il se faisait fort de vendre la bague, réussirait certainement à « remonter sur l'eau », à se créer une situation ! Non, vraiment, le hasard était stupide. Quiriel n'était bon qu'à copier des bandes toute sa vie, mais lui, Daniel Bonassis, se sentait capable de mieux ; qu'il eût à sa disposition de quoi s'habiller proprement et subsister le temps de se débrouiller, et l'on verrait... Alors, pourquoi Quiriel, et non lui ?

— J'ai votre affaire, déclara-t-il enfin. Vous comprenez qu'il faut être prudent, recourir à quelqu'un de sûr qui ne nous « estampe » pas trop. Evidemment, je n'ai jamais fréquenté le monde des recéleurs, mais, ma foi, il m'a été donné d'en connaître un qui passe pour assez consciencieux...

— Eh bien ! allons-y. Le quart pour vous, le reste pour moi, cela va-t-il ?

Daniel dut se dominer pour répondre affirmativement. Le quart, quelques billets bleus. Quel piètre butin ! Ils payèrent leurs consommations et sortirent.

La nuit était noire depuis longtemps et le quartier de la Gare à peu près désert ; d'ailleurs, il tombait quelques gouttes de pluie et il soufflait un vent frais. Tous deux remontèrent le col de leurs minces paletots et, à grands pas, s'enfoncèrent dans les rues qui conduisent vers la Seine. C'était Daniel qui, comme de juste, guidait son compagnon, et ils se taisaient l'un et l'autre.

Ils parvinrent ainsi sur les quais sans avoir prononcé une syllabe. Jamais ils n'avaient paru aussi lugubres que ce soir-là, avec leurs lumières se reflétant à l'infini dans l'eau noirâtre et sinistre, le chuchotement du flot, l'aspect sournois du fleuve à peine visible. Quelques rares passants, peu de voitures ; tous les magasins, sauf les cafés, étaient fermés. Ils cheminèrent ainsi deux cents mètres environ. Daniel regardait souvent à la dérobée derrière lui.

Soudain, il s'arrêta ; tout en marchant, il avait roulé une cigarette, et il cherchait ses allumettes. Quiriel s'immobilisa, l'attendant.

— Tiens, fit le premier, en désignant d'un signe de tête le pont le plus voisin, qu'est-ce qui se passe donc là-bas ? Il y a un rassemblement, dirait-on.

Il n'y avait rien du tout, pas un chat. Mais l'autre ne s'en détourna pas moins, machinalement ; c'en fut assez. Son compagnon brandissant un couteau qu'il avait tiré tout ouvert de sa poche, le lui avait, d'un seul coup furieux, plongé dans la nuque. Sans faire cuf, Quiriel s'effondra, la moelle épinière tranchée. Mais son corps avait à peine touché le bitume que déjà l'assassin l'avait empoigné et basculé par-dessus le parapet ; il s'écrasa sur la berge avec un bruit sourd. Tout cela s'était perpétré en quelques secondes, et comme la lame était restée enfoncée dans la plaie, le sang ne s'était pas répandu.

Haletant, les membres inondés d'une sueur froide, les jambes flageolantes, Daniel gagna un escalier, sans oser maintenant regarder derrière lui et le dégringola plutôt qu'il ne le descendit ; puis faisant appel à tout son sang-froid, il se dirigea vers le cadavre que, dans les ténèbres, il ne distinguait même pas. Il le trouva à tâtons, le traîna pour plus de sûreté contre une pile de bois située tout auprès, et de ses doigts frémissants, fouilla les vêtements. Un frisson de triomphe le secoua tout entier ; dans une poche intérieure il venait de sentir quelque chose de dur qu'en le palpant il s'assura être la bague convoitée. Il l'enfouit dans sa bourse, et au même instant se redressa, terrifié, hagard : des pas retentissaient au loin, quelqu'un passait.

En un clin d'œil, l'assassin eut la vision de ce qui allait se produire : celui qui approchait, quel qu'il fût,

ne pouvait manquer d'apercevoir le groupe tragique, il donnerait l'alarme. Et alors, tout était perdu, tout, les chances de relèvement et le bénéfice du crime. Est-ce que cela se pouvait? Pour rien, alors, le misérable qui n'avait été jusque-là qu'un déclassé, serait devenu un bandit?

Résolu, farouche, terrible, Daniel arracha le couteau de la blessure et s'avança à pas de loup jusqu'à l'angle du tas de bois, du côté où arrivait l'intrus. Presque à la même seconde, celui-ci débouchait : c'était un employé d'octroi qui, son service achevé, rentrait chez lui. L'infortuné eut à peine le temps d'entrevoir quelqu'un qui bondissait, une lame qui brillait, des yeux sauvages qui étincelaient. Il commença :

— Eh bien! qu'est-ce que...

Et s'écroula, frappé de trois coups dont l'un avait traversé le cœur.

Tout en haut de Montmartre, dans une ruelle obscure et sordide, Daniel heurtait à la devanture d'une étroite boutique minable. Nul ne lui répondit; alors, il redoubla, non sans jeter autour de lui des regards d'impatience et d'angoisse. A la fin, on demanda de l'intérieur :

— Qu'est-ce qu'il y a? Que veut-on?

— Ouvrez, père Marigoul; il y a une bonne affaire à la clé.

— On ne fait pas d'affaires à cette heure. D'abord, qui êtes-vous?

— Daniel Bonassis, répliqua le meurtrier d'une voix étouffée. Ouvrez vite.

Quelqu'un en bougonnant, obtempéra, et preste, le visiteur se faufila dans l'entre-bâillement. Il s'aperçut à peine que par un judas minuscule on l'avait examiné à son insu. Il se vit dans un petit magasin de bric à brac, encombré d'objets hétéroclites et couverts de poussière, en face d'un petit vieillard sale, qui le dévisageait en dessous de ses yeux chafouins. L'huis refermé, le brocanteur remarqua avec un ricanement :

— Vous avez une drôle de tête, ce soir. On dirait que vous avez fait un mauvais coup; comme vous êtes pâle!

— Assez de balivernes, interrompit rudement Daniel. Voulez-vous m'estimer ce bijou?

Il posa sur une table la bague acquise au prix de deux meurtres, en ayant soin de laisser sa main à proximité. Les regards du recéleur brillèrent.

— Oh! oh! fit-il. Je voudrais bien savoir comment ce bijou est en votre possession?

— Que vous importe? Ne faites donc pas l'honnête homme, on vous connaît, allez!

— Honnête homme ou non, je ne veux pas de cette bague, vous pouvez la remporter.

— Vous... vous n'en voulez pas, et pourquoi?

— Regardez donc votre manche droite.

Une large tache de sang coagulé s'y étalait; et frémissant, Daniel se rappela d'étranges regards essuyés sur sa route dans les rues détournées qu'il avait empruntées.

Le brocanteur continua nettement :

— Je n'ai pas envie de m'attirer une sale histoire : la police nous surveille déjà bien assez.

Daniel comprit qu'il était inutile d'insister.

Il ajouta pourtant, réfrénant sa fureur :

— Dites-moi au moins ce qu'elle vaut. Du moment que vous ne voulez pas me l'acheter, il y a des chances pour que vous me disiez le prix juste.

L'autre hésita une minute; puis, toujours ronchonnant, il s'exécuta. A mesure qu'il examinait le joyau à l'aide de ses instruments et réactifs spéciaux, un sourire sardonique se jouait sur ses lèvres. Il déclara enfin :

— Elle a bien dû être payée deux cents francs, mais je n'en donnerais pas vingt...

— Qu'est-ce que vous dites? Deux cents francs!

L'or est du doublé et les brillants sont en toc. Une belle imitation, mon pauvre ami, comme celle que les actrices portent sur la scène...

Il avait parlé sérieusement, cette fois. Avec un rugissement de désespoir, Daniel lui arracha le bijou et s'enfuit.

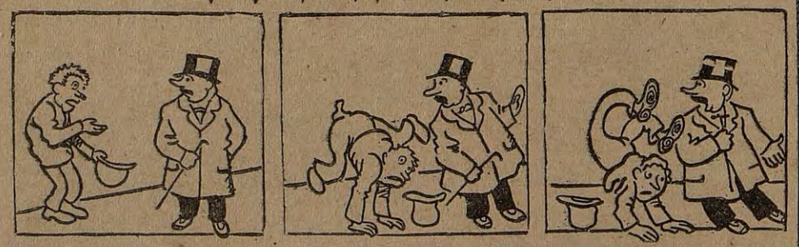
Les journaux du lendemain racontèrent qu'on avait ramassé sur les quais les cadavres d'un certain Quiriel et d'un employé d'octroi, et que la police enquêtait. Elle ne trouva rien. Plusieurs jours après, ils notèrent qu'on avait repêché en Seine, près de Bougival, le corps d'un homme pauvrement vêtu, tenant serrée dans sa main une bague superbe, mais fausse; dans ses poches on découvrit des papiers au nom de Daniel Bonassis. Nul ne s'avisa d'établir une relation entre les deux faits ni de penser que l'assassin s'était fait justice.

Seul, sans doute, le brocanteur devina, mais il se tut : il en avait vu bien d'autres.

Ainsi, pour un bijou en toc, trois vies humaines furent tranchées : il est vrai qu'il y en avait deux qui ne valaient pas cher.

GASTON CHOQUET.

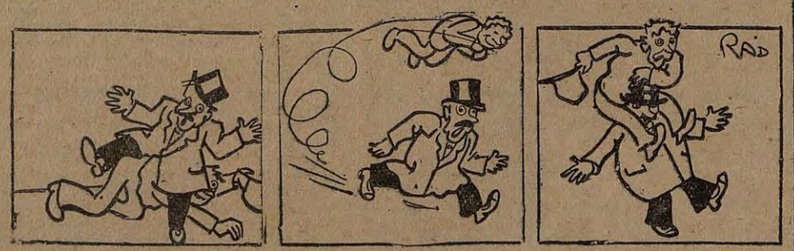
UN MENDIANT ACROBATE



« Mon bon monsieur, ayez pitié d'un pauvre artiste, acrobate de son métier, tombé dans la mouise à la suite d'infortune et qui ne trouve plus d'engagement nulle part. — On fait autre chose, mon ami, mais on ne mendie pas... — Je voudrais bien, mais...

« ... je ne sais faire que des tours. Et allez donc faire des tours avec un complet aussi purée. Regardez-voir, mon bon monsieur, j'peux seulement pas marcher sur les mains, le derrière en l'air sans montrer ce qui n'est pas à faire voir...

« Et de plus, comme c'est joli de faire voir ses ripatons qu'ont pus de semelles. Tout ça, si j'en cause, c'est pour vous prouver que je ne mens pas, lorsque je dis que je suis dans la mistoufle...



« Heureusement, que sous le rapport de l'agilité, y a pas mon pareil. Tenez, si vous voulez, vous allez faire le rôle de Gugusse... Ayez pas peur, vous n'avez qu'à vous laisser faire. Hop! j'vous passe entre les pattes et vous ramassez la pelle. — C'est ça... vous faites semblant...

« ... de vous trotter : Ce que vous feriez un Gugusse épatant! Moi, je fais un double saut périlleux. Une, deux, trois : v'lan, je retombe, avec quelle grâce, sur vos frêles épaules dans la position du cavalier de haute école. »

« Est-ce assez réussi? un petit tour de piste, monsieur Gugusse, et refilez-moi votre galette. Vous avez raison : un homme comme moi ne doit pas mendier : il doit vivre de son travail. Cette petite représentation vaut bien quelque chose ».

— Quelle flotte, bon sang! c'qu'il y a de dégoûtant, c'est qu'ils vont encore m'accuser d'avoir liché le pinard et de l'avoir rallongé avec de l'eau.

PAS FLATTEUR

— Voilà qu'on appelle ma classe. — Mein Gott! rien que des hommes comme toi. O mais alors, l'Allemagne est fichue.

LE TOMBEUR DES BOCHES

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Après d'extraordinaires aventures à travers l'Europe en guerre, Marcel Dunot, que sa force prodigieuse a fait surnommer le roi des Boxeurs, a été chargé par les Turcs, qui le prennent pour un espion bulgare, Poutcheff, d'une mission auprès d'Istif Lakbar, chef des derviches d'Ourmiah, pour soulever le pays contre les Russes et les Anglais.

Marcel Dunot, accompagné de son ami Louis Perrin et du lieutenant russe Ormiloff, arrive à Ourmiah. Tous trois sont introduits dans le monastère des derviches et pénètrent dans une cellule où se tiennent un derviche aux regards ardents et un officier persan à tête de boche.

TROISIÈME PARTIE

XCVI

Le gros petit Omar, à peine Marcel et ses deux amis entrés, avait refermé la porte contre laquelle il s'était immobilisé, debout, tête basse, les bras pendant le long de son torse, les mains relevées montrant leurs paumes, dans l'attitude enfin du plus profond respect.

Le blond à tête de boche s'était retourné et, derrière les verres de ses lunettes, ses petits yeux verdâtres fixaient les trois amis.

Le grand diable sec et noir, cependant, continuait à manier son chapelet, comme s'il n'eût rien vu ni entendu.

Cinq minutes s'écoulèrent dans le plus profond silence. Malgré son impatience, Marcel Dunot, tout à son rôle d'espion bulgare dévoué aux Turcs, ne bougea ni ne parla.

Enfin, l'homme au chapelet marmotta une courte phrase inintelligible pour tout autre que lui et, relevant la tête, lança à Omar un regard interrogateur et impérieux.

— Voici, ô très vénérable Istif Lakbar, les trois voyageurs qui désirent parler à sa haute sagesse! déclara le petit gros derviche.

— Ils me parleront. Va.

Omar s'inclina plus profondément et, ayant rouvert la porte en faisant jouer un ressort secret, sortit à reculons. Dès qu'il fut dehors, le battant glissa sans bruit dans ses rainures et referma hermétiquement l'ouverture.

— Que me voulez-vous, ô mes frères? demanda Istif Lakbar, comme s'il ignorait tout des trois hommes debout devant lui.

Marcel Dunot porta la main à son front en signe de respect.

— Nous sommes ici, ô Lumière des Croyants, déclara-t-il en arabe, pour t'apporter un message qui ne doit être remis qu'à toi seul et secrètement!

Et en même temps qu'il parlait, le roi des Boxeurs, des yeux, désignait l'officier persan à tête de boche, lequel continuait à le regarder avec curiosité.

Istif Lakbar eut une légère hésitation. Il tourna la tête vers le boche. Celui-ci lui lança un regard impérieux. Le chef des derviches d'Ourmiah eut un imperceptible pincement des lèvres, causé par la fureur, et susurra à l'adresse de Marcel :

— Tu peux tout dire, ô mon fils; le sage Immerstrack-Khan est un autre moi-même. Parle donc!

— Je ferai selon ton désir, vénérable Istif! affirma le roi des Boxeurs. Apprends donc que je viens de Stamboul, où Son Excellence Djémil pacha m'a chargé d'aller vers toi. Nous sommes donc partis, il y a bientôt un mois, avec mon ami Kylas — Marcel désigna Ormiloff, — et le très vénérable Munir Glaoub.

« Hélas, tout est écrit à l'avance dans le livre de la destinée et nous allons vers notre fin sans le savoir. Allah a permis que de misérables bandits nous attaquassent dans les montagnes du Caucase. Munir Glaoub, mon cœur en restera meurtri pour toujours! Munir Glaoub fut enlevé par ces chiens qui le brûlèrent vif. Nous ne pûmes le sauver! Trois valises que nous avait confiées Son Excellence Djémil pacha furent également dérobées par ces fils de serpents! Mais nous ne perdîmes pas courage; grâce à l'aide d'Allah, nous réussîmes à nous emparer d'un de ces infâmes. Nous l'avons confié au vaillant Mizrahi-bey qui nous a amenés devant toi. Interroge-le, il te donnera des détails sur le martyre du saint homme Munir Glaoub!

Tandis que Marcel Dunot parlait, Istif Lakbar était resté aussi froid, aussi immobile qu'une statue.

— Que m'apportes-tu, alors? demanda-t-il. Et quel est ton nom?

— Mon nom est Poutcheff, je suis Bulgare, de Xanti. Mon père se convertit à la vraie religion, et c'est pourquoi je sers la Turquie ainsi qu'il est de mon devoir de croyant.

« Voici mon ami Kylas, qui, est aussi un Pomak. Et celui-là — Marcel désignait Perrin, — est Bulgare et est prêt à devenir un vrai croyant. Les chiens de Moscovites l'avaient enrôlé de force. Lorsque nous passâmes à Ardhamish, une patrouille moscovite nous surprit et nous fit prisonniers. Mais ce bon Bradko, ayant reconnu en nous des frères, nous délivra et s'enfuit avec nous.

« Munir Glaoub l'aimait beaucoup!

Istif Lakbar ne sourcilla pas. Tous ces détails que Marcel Dunot avait déjà relatés à Omar, il les connaissait. S'il avait laissé parler le prétendu Poutcheff, c'était évidemment pour s'assurer qu'il ne variait pas dans son récit.

— Que m'apportes-tu, Poutcheff? répéta-t-il.

— Dieu est seul Dieu, Istif Lakbar! prononça Marcel, gravement. Grâce à sa protection puissante, nous avons pu sauver les turbans que Son Excellence Djémil pacha nous a ordonné de remettre au général Ibrahim Louftir, à Tabriz. Mais comme le sage Munir Glaoub nous avait déclaré qu'il valait mieux te les remettre, nous avons cru devoir suivre son conseil et nous sommes venus vers toi!

Les yeux noirs du chef des derviches lancèrent une flamme ardente.

— Ces turbans, dit-il, donne-les!

Sans mot dire, Marcel Dunot se débarrassa de l'étoffe jaune qui le coiffait. Perrin et Ormiloff l'imitèrent, et, à son exemple, déposèrent les turbans sur le plancher de cèdre, devant le chef des derviches.

Istif Lakbar, sans se départir de son calme, saisit les longues pièces d'étoffe et les examina.

— Djémil pacha nous avait recommandé de conseiller au général Ibrahim Louftir, se hâta de dire Marcel Dunot, de tremper ces turbans dans de l'eau additionnée par moitié de jus de citron.

— De jus de citron? répéta Istif Lakbar.

— Oui, saint homme.

Le chef des derviches, Marcel Dunot put le remarquer, avait légèrement pâli, c'est-à-dire que son visage, de bistre, était devenu jaune. Se tournant vers Immerstrack-Khan, il chuchota à son adresse quelques mots que ni Marcel ni ses compagnons ne purent entendre.

L'officier persan à tête de boche fronça les sourcils, haussa violemment les épaules et grommela une phrase à voix basse. Istif Lakbar hocha la tête et, sans répondre, froissa dans ses mains l'étoffe souillée de sueur et de poussière des trois turbans épars devant lui.

— Djémil pacha ne t'a-t-il point donné autre chose pour remettre au général Louftir Ibrahim? demanda-t-il.

Marcel Dunot s'attendait à cette question. De toute évidence, le derviche attendait de l'argent du comité *Union et Progrès*.

— Rien! répondit le roi des Boxeurs en soupirant. Son Excellence nous avait seulement recommandé de remettre nos petites malles en bon état. Allah ne l'a pas permis.

— L'argent était dedans, c'est clair! maugréa Immerstrack-Khan, à mi-voix. Comme s'il n'eût pas été plus simple de l'envoyer par l'Afghanistan.

Marcel Dunot entendit parfaitement, mais aucun muscle de sa figure ne bougea. Istif Lakbar ne répondit pas, visiblement préoccupé.

— Il faut savoir ce que disent les frères de Stamboul! murmura-t-il enfin.

Le visage d'Immerstrack-Khan exprima aussitôt le plus profond mépris. Le boche, comme si l'affaire ne l'intéressait plus, prit un gros cigare dans sa poche et l'alluma à l'aide d'un briquet, cependant qu'Istif Lakbar étendait le bras et tirait un long cordon de soie verte qui serpentait sur le plancher à côté de lui. Une minute ne s'était pas écoulée que la porte, silencieusement, glissa sur ses rainures. Un derviche apparut.

Istif Lakbar lui ordonna d'apporter un bassin, de l'eau et des citrons. L'homme, aussitôt, se retira. Il revint bientôt, suivi de deux gigantesques nègres dont l'un portait une bassine de terre remplie de petits citrons et l'autre une cruche pleine d'eau.

Les citrons furent aussitôt coupés et pressés ; leur jus emplit à demi le bassin.

— Tu as dit moitié jus de citron, moitié eau, Poutcheff ? demanda Istif Lakbar à Marcel Dunot. Tu es sûr de ne pas te tromper ?

— J'en suis sûr, sage Istif !

Le mélange ayant été fait, les trois turbans furent trempés dans le liquide acide. Le derviche et les deux nègres sortirent. La porte se referma sur eux.

Istif Lakbar, les traits tendus par la curiosité, se pencha sur le bassin, dans l'espoir de voir apparaître sur les tissus la communication que lui envoyait — à lui et au général Ibrahim Louftir — le comité *Union et Progrès*. Son attente fut vaine, naturellement, la mystérieuse écriture n'apparaissant que sous l'influence des cristaux verdâtres contenus dans les cantines.

— Rien ! murmura-t-il après avoir dix minutes durant écarquillé ses yeux inutilement.

Istif Lakbar se pencha sur le bassin.

Immerstrack-Khan, une seconde fois, haussa les épaules.

— J'en étais sûr, dit-il après avoir soufflé une dédaigneuse bouffée de son cigare. Ceux du comité *Union et Progrès* ne sont pas des imbéciles. Et c'eût été idiot de leur part de confier nos secrets à ces brutes !

« Voyons ! Si le jus de citron eût suffi à les faire apparaître, les communications écrites sur les turbans eussent été à la merci des porteurs, puisque ceux-là savaient qu'il fallait tremper les turbans dans ce jus.

« C'est simple ; les cantines devaient, comme la dernière fois, contenir un sel se combinant avec l'acide des citrons...

— Il faudrait interroger ce misérable Kurde ! Peut-être pourrait-on reprendre les cantines ? fit le chef des derviches.

Un ricanement ironique déforma la bouche d'Immerstrack-Khan.

— Autant chercher une aiguille dans la mer, dit-il. Il ne nous reste plus qu'à télégraphier à Koum pour qu'ils préviennent à Stamboul que les messagers sont arrivés, mais seuls. Ce fameux Munir Glaoub, que vous disiez si fin, est un imbécile, Istif Lakbar !

— Il est mort !

— Et puis ? C'est arriver ici qu'il devait, et non pas mourir ! Il faut réussir, le reste ne compte pas.

Le chef des derviches hocha la tête.

— Sans argent, nous n'irons pas loin ! murmura-t-il d'un air préoccupé.

— Il me reste encore 90.000 *krans* à la banque, (44.000 francs environ), chuchota Immerstrack-Khan.

— Et moi qui en ai promis 200.000 à Ibrahim Louftir ! grogna Istif Lakbar.

— Il attendra, grommela le boche.

— Non, il n'attendra pas. Le général se moque des Turcs et aussi... des Allemands. S'il est avec nous, c'est qu'il a besoin d'argent. Si nous ne lui en donnons pas, il nous lâchera et cherchera à se joindre aux Anglais.

Immerstrack-Khan, d'un geste rageur, jeta son cigare dans le bassin de cuivre où les charbons achevaient de se consumer.

— Et que voulez-vous que j'y fasse, moi ? Si Ibrahim nous trahit, qu'il prenne garde, l'Allemagne est puissante et lui fera payer cher sa trahison !

— L'Allemagne est loin, Immerstrack-Khan ! observa le chef des derviches.

Le boche ne répondit pas.

— Devons-nous nous rendre auprès du général Ibrahim, ô saint homme ? demanda Marcel Dunot, qui n'avait pas perdu un mot de toute cette intéressante conversation.

Istif Lakbar, qui réfléchissait, parut ne pas avoir entendu. Marcel n'insista pas. Pendant quelques minutes, le silence régna dans l'étroite cellule.

— Il faut faire patienter Ibrahim ! dit enfin Immerstrack-Khan.

— Comment ? souffla le chef des derviches en regardant le boche.

— En lui cachant l'arrivée des envoyés du comité. Je vais partir pour Tabriz et ferai avancer la date de *l'affaire ;* une fois les choses en train, Ibrahim sera trop compromis pour changer de camp.

— Il faut prévenir les frères.

— Oui. Et renvoyer ces gens à Stamboul. Vous entendez, vous autres, nous allons vous renvoyer à Stamboul !

Ceci s'adressait à Marcel et à ses compagnons.

— Sans nous avoir payés, ô vénérable Istif ? demanda ingénûment le roi des Boxeurs. Le major von Huskmehrt m'avait pourtant promis.

— Tu connais le major von Huckmehrt ? s'écria Immerstrack-Khan, sursautant.

Marcel Dunot n'avait pas prononcé ce nom à la légère.

— Je le connais, dit-il. Et le major voulait bien me témoigner de l'amitié même. Il m'avait promis qu'à mon retour de Stamboul il m'emmènerait en Bulgarie comme attaché à la légation allemande de Sofia.

— Toi ? grommela Immerstrack-Khan, incrédule à la vue de ce méprisable espion.

— Oui, moi ! Je parle français, allemand, arabe ! déclara Marcel, sans crainte d'être démenti. J'ai rendu bien des services au major. Et il m'honorait de sa confiance. Je sais par lui que vous êtes le directeur de la *Deutsche-Bank* de Téhéran. Je sais aussi — Marcel se pencha à l'oreille du boche effaré, et chuchota — je sais aussi que ce monastère contient des armes et des munitions, et que le sous-sol de la succursale de la *Deutsche-Bank* d'Ourmiah en contient aussi !

Immerstrack-Khan, ou plutôt Karl Immerstrack, ne répondit pas tout de suite. Les révélations de Marcel Dunot, qui, on s'en souvient, connaissait ces détails pour avoir lu le contenu des turbans au fort de Khorasan, le stupéfiaient. Il était maintenant convaincu de l'intimité existant entre le major von Huckmehrt et le prétendu Poutcheff. Un rictus à la fois ironique et vaguement bienveillant apparut sur sa face ronde et rasée.

— Je vous crois, herr Poutcheff, dit-il en allemand, ach ! Vous avez bien fait de m'avertir, car j'allais vous faire pendre avec vos camarades !

— Je m'en suis douté, herr Immerstrack, répondit Marcel sans s'étonner nullement.

— Est-ce bien la vérité que vous avez dite à ce vieux crétin ? reprit le boche. Oh ! tranquillisez-vous ! il ne sait pas un mot d'allemand !

— Presque, fit Marcel, souriant, sauf que je suppose que c'est ce Munir Glaoub qui nous a trahis. Mais, comme ils étaient amis, je n'ai pas osé le lui dire.

— Ach ! ces Turcs et ces Perses, tous de la crapule ! fit le boche. Je vais vous faire assister à la réunion des derviches. Vous verrez où en sont les préparatifs et pourrez ainsi rendre compte au major von Huckmehrt du résultat de mes efforts.

— Je n'y manquerai pas, herr Immerstrack ! promit Marcel.

Le directeur de la *Deutsche-Bank* de Téhéran soupira :

— Tout ira bien, dit-il en s'adressant à Istif Lakbar. Nous avancerons simplement l'heure de l'action. J'enverrai 50.000 krans au général Ibrahim en lui promettant le reste dès l'arrivée de nos messagers ; cela le fera patienter. Et dès demain ces trois hommes repartiront vraiment pour Stamboul. Nous les ferons assister à notre réunion de ce soir afin qu'ils puissent témoigner de nos efforts, ce qui incitera le comité et l'Ambassade à nous envoyer des fonds au plus tôt. Si tout va bien, l'armée allemande sera dans deux mois à Téhéran !

— Ainsi le veuille Allah ! susurra le chef des derviches en reprenant son chapelet à gros grains.

Immerstrack, sans plus s'occuper de lui, demanda à Marcel des détails sur ce qui se passait à Constantinople et sur le major von Huckmehrt. Le roi des Boxeurs satisfit abondamment à la curiosité du financier boche ; il parla d'Enver pacha, de Talaat-bey, de Djémil-Riza, du club *Union et Progrès*, avec tant de compétence, qu'Immerstrack-Khan fut bientôt complètement convaincu des hautes relations du soi-disant espion bulgare.

— Au reste, conclut Marcel, je ne suis Bulgare qu'à moitié, ma mère était Allemande. Elle se nommait Dorothea Puzler.

— Ach ! Puzler ? s'écria Immerstrack, mais je connais ! J'avais comme ami un agent du service secret qui *travaillait* en Angleterre.

— Sous le nom de Fairfield, acheva Marcel, souriant, c'était le cousin de ma femme.

— Ach ! Et où est-il, maintenant ?

— En Hollande, je crois, le renseigna Marcel, qui acheva *in petto*, en pensant au misérable espion qu'il avait exécuté quelques mois auparavant : *sous six pieds de terre*.

Immerstrack-Khan, du coup, se sentit devenir l'ami du prétendu Bulgaro-boche, et lui apprit que, de directeur de la *Deutsche-Bank* à Téhéran, il était devenu colonel dans l'armée persane et s'était même converti à l'islamisme, ce qui lui permettait de faire une plus active propagande en faveur de l'Allemagne. (*A suivre.*)

ARMES D'APACHES

— Alors, c'est bien vrai, c'est tout ce que tu avais comme armes ?

— Ia, herr kamerad ! j'ai perdu ma massue et mes bonbons empoisonnés.

MINCE DE FACTURE

— Qu'est-ce que tu as ? ça t'ennuie d'être prisonnier...

— Oh non, ce n'est pas ça, je pense qu'en partant de chez moi le jour de la mobilisation, j'ai laissé allumé le bec de gaz de la cuisine.

LES DIVERSES TRANSFORMATIONS DE NICOLAS LÉPICE

Après quatre années d'un labeur acharné, Nicolas Lépice s'était vu muni de son diplôme de licencié en droit, récompense qui le remplissait de bonheur et lui faisait espérer de beaux jours. Avec sa longue barbe, ses cheveux descendant jusque sur le col de son vêtement, il avait grand air.

Il s'en vint donc trouver un beau matin un vieil ami pour lui annoncer l'heureuse conclusion de ses efforts et son désir de mettre ses connaissances à profit : « Oh ! certes, approuva son ami, tu peux espérer un bel avenir, mais, de grâce, mon vieux, fais couper cette maudite barbe qui a bien l'air d'un piège à mouches ! »

« Tu crois? fit Lépice qui tenait autant à sa barbe qu'à ses yeux. — Oh ! certainement, tu parais ainsi avoir cinquante ans !! » Lépice était un sage et qui se rendait facilement à un bon conseil. Dix minutes plus tard, il confiait, moyennant trente centimes, son opulente barbe à un artiste capillaire !

Le cœur légèrement ému, il sortit du salon de coiffure ; à peine avait-il fait dix pas sur le trottoir, qu'il se flanquait en plein dans un de ses anciens professeurs qui le reconnut à grand'peine. « Comment ! comment, Lépice, mon ami, vous avez fait couper votre barbe qui vous donnait l'air si sérieux, mais voyons, c'est...

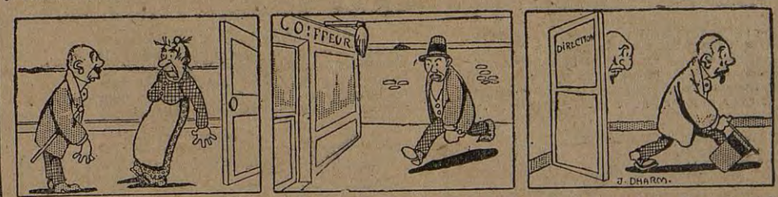
« ... de la pure démence, ça, ça ne tient pas debout, et puis avec vos grands cheveux, vous avez l'air de quelque pâle esthète !! — Alors, maître? questionna Lépice, légèrement inquiet. — Alors, à votre place, mon ami, maintenant que la gaffe est faite, je me ferais couper cette longue tignasse ! »

Et sans plus attendre la suite du discours, Lépice retourna subito chez le coiffeur. « J'ai réfléchi, dit-il à ce dernier, coupez-moi donc les cheveux également ! » Au bout de trente minutes, l'opération était terminée. « Enfin, pensa-t-il en se regardant dans une glace, je crois que maintenant, on n'aura plus rien à me dire ! »

Hélas ! il avait compté sans les goûts de chacun. Deux jours après, comme il se baladait sur une avenue, il aperçut devant lui un vieux copain de la Faculté, il lui tapa familièrement sur l'épaule. « Salut, mon vieux, comment ça va ? » lui dit-il. L'autre se retourna. « Permettez, monsieur, je n'entends pas...

« ... les plaisanteries d'un aussi mauvais goût !! » Mais, comme il le regardait fixement, il éclata brusquement d'un rire inextinguible. « Cré bon sang de bon sang, mais c'est Lépice, c'est ce vieux Lépice, mais qu'est-qu't'as donc à être ainsi défiguré, t'es tout moche, t'as une tête, on dirait une livre de gruyère !!! »

Lépice, en proie à la plus vive émotion, lui narra les raisons de ces chantgements divers. « Tu comprends, mon vieux, dans la vie, y faut s'mettre à la mode ! ! — A la mode ! à la mode ! bondit l'autre, mais mon pauvre vieux tu n'y es pas, pour être à la mode, tu devrais avoir les moustaches à l'américaine. »



« Au moins, comme ça, tu pourrais causer, et puis du reste, ça t'irait très bien ! ! ! » Du moment que ça lui irait bien, Lépice n'hésita point. Pour la troisième fois, il entra chez le coiffeur en sortit avec les moustaches à demi-coupées. Mais, en arrivant chez lui, sa vieille bonne leva les bras au ciel. « Non, » s'écria-t-elle...

« ... c'est pas permis d'être aussi laid que ça, on dirait qu'on vous a collé un hérisson sous le nez ! ! sûr que mossieu serait bien mieux rasé ! au moins il aurait l'air d'un artiste ! ! » Lépice, qui sentait sa raison l'abandonner, écouta ce dernier conseil et fit abattre ce qui lui restait de moustaches. Le lendemain, avec...

... un visage glabre, il se présentait au directeur d'une grande administration dans laquelle il devait entrer. A sa vue, son futur chef eut une seconde d'étonnement. « Mais, mon cher ami, fit-il, vous arrivez trop tard, je viens d'engager un domestique ! ! ! »

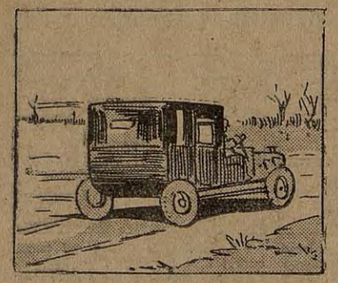
J. PHARM.

DANS LE NUMÉRO 438 PARAITRA

LE CHATEAU DES LOUPS ROUGES

AVENTURES DRAMATIQUES INÉDITES

PAR G. CHOQUET



Une luxueuse auto roulait à toute vitesse sur la route blanche et était, comme à l'ordinaire, pilotée par Filochard. Les Pieds-Nickelés, gais et hilares, regagnaient le quartier général du kaiser, après avoir monté au kronprinz ce bateau phénoménal ayant trait à la signature du traité de paix entre la France et l'empire de Bochie.

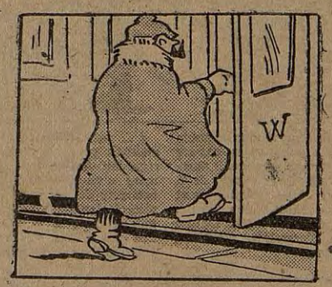
... Dès qu'ils furent arrivés à destination, ils descendirent de voiture et s'entretinrent en s'esclaffant de la bonne farce qu'il venaient de jouer au fiston de l'empereur à la courte patte. « A présent, déclarait Riboudingue avec le sourire, nous n'avons plus qu'à attendre les événements. C'est égal, le klown-prinz est un type à qui c'est facile de bourrer le crâne ! » Cependant, ce...

... dernier, son traité de paix en main, tirait sa coupe dans le bain-marie de l'allégresse et s'avouait : « Le paternel va en baver... C'est pour bibi un triomphe sans précédent que d'avoir réussi...

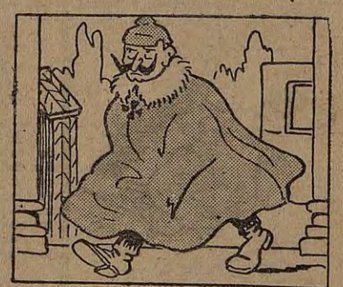
« ... à obtenir la paix dans des conditions aussi avantageuses. » Si le kronprinz avait lieu de se croire satisfait, Guillaume II l'était beaucoup moins et paraissait médiocrement enchanté du voyage qu'il venait de faire en Russie. Il avait vu ses troupes, harcelées par les armées du tsar, s'embourbant dans les marécages et succombant aussi bien aux privations qu'aux rigueurs du climat. Et, de toutes les scènes dont il avait été le témoin, sa mémoire avait gardé la plus sombre impression. Sur les autres fronts, ça n'allait pas mieux...

Ses armées, sous le feu des Alliés, fondaient ainsi que du beurre en broche; ses diplomates, malgré leurs intrigues, entassaient gaffes sur gaffes et, d'après le rapport de ses officiers, il était obligé de constater que la situation n'était rien moins que brillante. C'est pourquoi tous ceux qui l'approchaient...

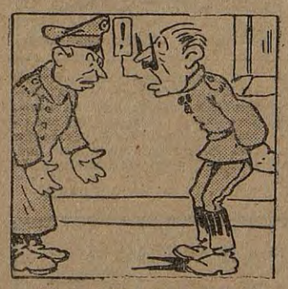
... convenaient entre eux. « Ach ! ça va mal... Notre Wilhelm fait une sale gueule ! » Mais un lumignon d'espoir éclairait les ténèbres de son amertume. C'était la conviction qu'il avait que les troupes boches assiégeant Verdun finiraient par avoir raison de notre grande forteresse. Ce succès ne...



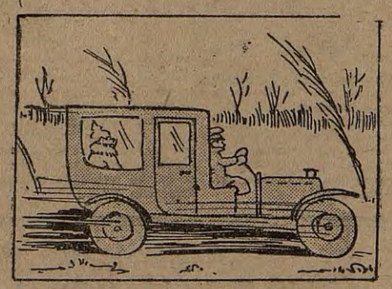
... faisait pour lui aucun doute. « Ça me coûtera quelques divisions, se disait-il, mais qu'importe l'existence de quelques milliers d'individus dès l'instant que j'arrive au but convoité ! » Réconforté par ses réflexions, il monta donc dans son train avec une mine un peu moins renfrognée...



Et quittant la Russie, il regagna à toute vapeur l'Allemagne. Aussitôt arrivé à Berlin, il se rendit immédiatement à son palais où il convoqua ses généraux. Il était impatient d'être documenté et de connaître, par le menu, le résultat des attaques devant Verdun. Le général von Haeseler qui n'était...

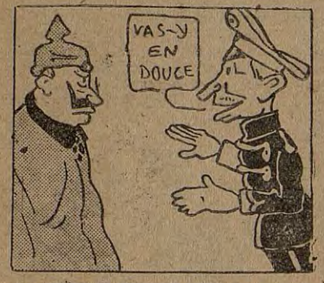


... pas précisément à la noce, fut chargé de lui apprendre l'héroïque résistance des troupes françaises et les sanglantes hécatombes des divisions allemandes décimées et anéanties, par le feu des canons et des mitrailleuses de leur redoutable adversaire. « Ce qui ne serait pas arrivé, ajoutait-il...

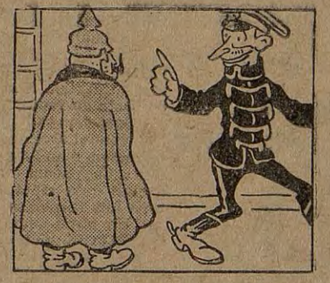


« ... vieux maréchal qui avait son franc parler, si votre pochetée d'héritier avait suivi mes conseils. » Guillaume écoutait ce rapport en manifestant une fureur chauffée à blanc. Sans vouloir en apprendre davantage, il sauta dans une de ses autos et se fit conduire illico au quartier général de son fils. A peine le kaiser était-il arrivé, qu'il se disposait à enguirlander...

... son fils sans le moindre ménagement. Mais dès les premiers mots, le kronprinz lui cloua irrespectueusement le bec en ricanant : « Eh ! papa, sans te commander, mets donc un bouchon à ton soupirail à sottises et ne chahute pas le compotier. Avant de me pousser des boniments à la...

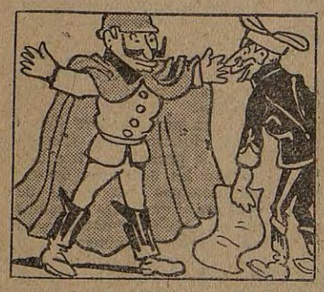


« ... graisse de saucisson, prête une esgourde attentive à ce que je vais te dégoiser. » Au lieu d'y aller en douce, comme son rejeton l'y engageait, Guillaume, emporté par la colère, le traitait d'andouille, de crétin et de propre-à-rien. « Attends, mon vieux, gouaillait le kronprinz...



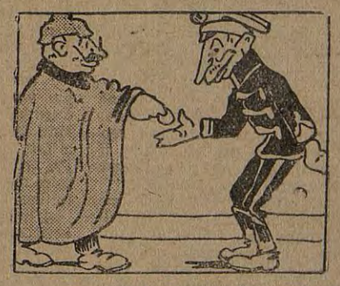
« ... en quittant le kaiser, je vais t'en aveugler une brèche ! » Après une absence de quelques minutes, il revint portant un papier, qu'il mit sous les yeux de son père en disant : « Tiens, papa, reluque ce billet et tu verras si j'ai tout de la betterave ! Tel que tu me vois, j'ai signé la paix... Hein ? ça te la coupe !... »

Et, de plus en plus narquois, il montrait à Guillaume II, muet de saisissement, le traité de paix consenti avec les soi-disant représentants du gouvernement français, traité concédant à l'Allemagne des conditions particulièrement avantageuses. Le kaiser, littéralement interloqué, n'en pouvait croire ses yeux...

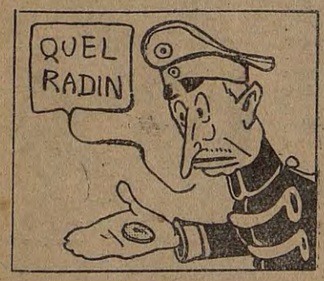


... il lut à deux reprises le document, afin de se bien convaincre qu'il n'était pas le jouet d'une colossale fumisterie. Puis, soudain, pris d'un transport d'allégresse, il ouvrit ses deux bras à son fils, le long et le court, en rugissant : « Illustre héritier de ma couronne, viens ! Viens que je te presse sur mon impériale et paternelle poitrine...

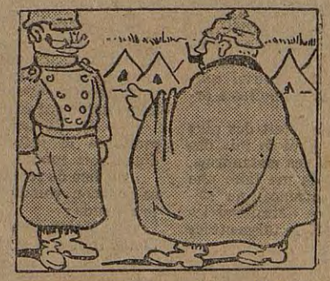
« Viens que je t'embrasse... Tu es le digne fils de ton glorieux daron. A nous deux, nous faisons la paire. Voilà, fiston, je m'étais gouré sur ton compte et, désormais, je salue en ta personne l'espoir du Vaterland et la gloire de la famille ! » Après avoir subi l'accolade paternelle, le kronprinz qui était avant tout un gaillard...



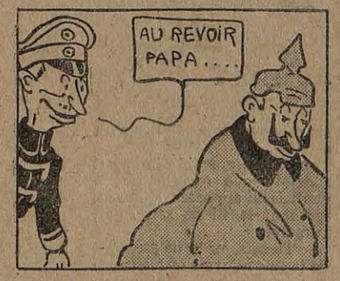
... pratique, dit à son père : « Maintenant que tu m'as décerné les compliments que je mérite, ça ne te ferait rien que je passe à la caisse ? La vie est chère. Tout coûte des prix fous et tu ne seras point épaté si je t'affirme que je n'ai pas actuellement un plennig sur moi. C'est la mouise dans toute son horreur... »



« Tu as raison de faire appel à ma générosité, répondit l'empereur, et, dans les circonstances actuelles, je suis heureux de pouvoir te couvrir d'or, afin que tu tiennes dignement ton rang. » Ce disant, il sortit de l'une de ses poches un billet de cinq marks et l'offrit à son héritier...



... en déclarant : « Tiens, fiston, voilà de quoi faire le garçon ! » Frédéric-Guillaume fit plutôt la grimace et traita tout bas son père de sale pignouf. Le kaiser ne l'avait pas entendu. Tout à la joie d'apprendre que la guerre était terminée et qu'il était redevable à son fils de la signature...

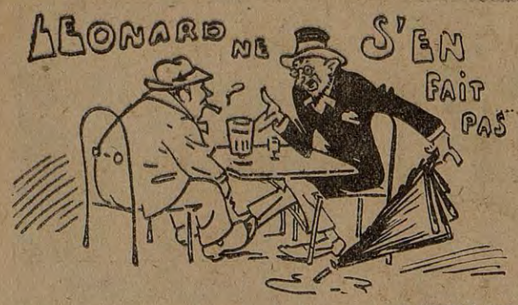


... du traité de paix, il avait donné immédiatement des ordres pour que ses troupes fussent désarmées. N'ayant plus rien à faire au quartier général du kronprinz, il prit congé de ce dernier, qui le reconduisit jusqu'à la porte du camp en ricanant : « Bon voyage, papa, et à la r'voyure !...

« Méfie-toi des rhumes, soigne ta gorge et prends garde aux courants d'air. » Lorsque le kaiser fut parti, le kronprinz, qui jubilait de bonheur à la pensée qu'il serait désormais à l'abri des mauvais coups et pourrait faire la nouba en toute sécurité, grâce à la kolossale...

... indemnité de guerre que l'Allemagne allait encaisser, manifesta son contentement en esquissant le pas de la langouste ataxique, un cavalier seul des plus fantaisistes. Ne voulant point se montrer inférieur à Guillaume II sous le rapport de la prodigalité, il convia tous les officiers de son état-major à un festin pantagruélique. Pendant le banquet, du champagne boche extra-dry, garanti pur jus de pomme, coulait à flot dans les coupes. De nombreux discours furent bafouillés par des généraux copieusement cuités. Des toasts encore plus nombreux furent portés à la santé de l'empereur, du kronprinz et de la glorieuse, de l'invincible Allemagne... Deustchland über alles ! »

(A suivre.)



Je n'avais pas revu Léonard depuis le début de la guerre. Je le retrouvai tel que je l'avais quitté : ni mieux ni pire.

— Eh bien, demandai-je en lui serrant la main et histoire de dire quelque chose, es-tu toujours satisfait de ton sort, mon vieux Léonard?

— Pourquoi ne le serais-je point? répondit en souriant l'insouciant et jovial bohème. Quand on est obligé de faire son deuil de ce que l'on désire, il faut bien savoir se contenter de ce que l'on a...

Il s'interrompit pour me faire remarquer que l'endroit où nous nous trouvions, placé dans un pernicieux courant d'air, était des plus mal choisi et m'indiqua la brasserie d'en

face où nous allâmes illico nous installer.

Après avoir avalé d'un trait le demi-brune que le garçon venait de lui apporter, Léonard, reprenant le fil de son sujet, poursuivit :

— Tu sais, ou tu ne sais pas, que je suis réformé n° 2 à cause de mes varices... Ah! quelle amère dérision!... M'être fait gratifier jadis, quand je comptais vingt printemps, d'un conseil judiciaire en raison de mes prodigalités, pour tomber, vingt ans plus tard, dans la varice... L'eusses-tu cru, mon cher Alfred?

« Presque tous les copains étant mobilisés, il a bien fallu que je me débrouille pour assurer ma quotidienne pitance.

« N'ayant point de capacités bien définies, ça n'était pas très commode de trouver un emploi; c'est pourquoi, avant de trouver ma voie, comme dirait un G. V. C., j'ai bricolé de droite et de gauche sans m'en faire une miette et j'ai pratiqué trente-six métiers. Chacun d'eux m'a assuré de quoi vivre pendant quelques jours. C'était l'essentiel et je n'en demandais pas davantage.

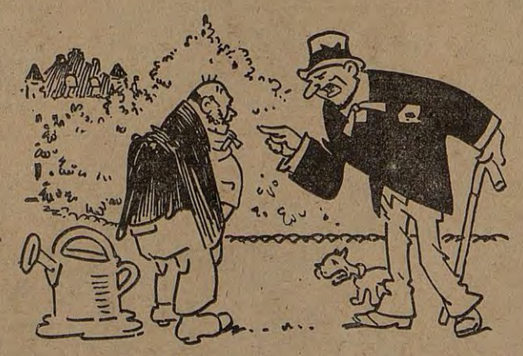
« Pour commencer, j'ai travaillé dans une usine où l'on fabriquait des ascenseurs pour relever le moral. Au bout de huit jours, on m'a invité à passer à la caisse.

« Me reconnaissant sincèrement incapable de faire un ouvrier d'usine, j'ai pris ma plume de Tolède et en, deux nuits, j'ai terminé une brochure humoristique sur les trente-six manières de tirer les rois. Puis, me transformant en camelot, j'ai voulu vendre mon chef-d'œuvre sur les boulevards... Mais la censure veillait... Elle a fait saisir ma brochure et j'ai été traîné chez le commissaire ainsi qu'un vulgaire malfaiteur.

« Du coup, ça m'a dégoûté de la littérature et je me suis mis sereno. Ça ne te dit rien, cette profession, parce que tu ne connais ni l'Espagne ni les Espagnols et tout juste l'espagnolette de ta fenêtre...

« Ayant remarqué que les rues de Paris, le soir, de par la suppression d'une grande partie de l'éclairage constituaient un véritable danger pour les personnes ayant mauvaise vue, je me mettais à la disposition des passants attardés et fortunés pour les piloter dans l'obscurité en leur évitant le brutal contact des sournoises boîtes à ordures.

« Mon emploi était des plus florissants et j'aurais fait des affaires d'or si des malandrins, non contents de me faire une déloyale concurrence, ne s'étaient avisés de détrousser les passants dont ils se faisaient les guides.



« Ne voulant pas être confondu avec ces louches apaches, j'ai abandonné cette fonction rémunératrice et me suis demandé ce que je pourrais bien entreprendre. J'ai trouvé alors quelque chose de pas banal. Je me suis mis à faire l'écho dans les propriétés suburbaines à vendre et dont cette attraction peut décupler la valeur.

« On me donnait un louis par visite d'acheteur et cent francs de gratification à la signature de l'acte de vente.

« Quel filon! C'était presque la fortune et avec ça il n'y avait pas besoin d'un long apprentissage... Caché dans un massif, je n'avais qu'à répéter deux ou trois fois la phrase convenue.

« Un après-midi, dans une splendide propriété de Seine-et-Oise, le régisseur me signale soudain l'arrivée d'un probable acquéreur... Aussitôt, je cours me cacher à l'endroit désigné. Le type s'amène, visite la villa et ses dépendances. Il trouve tout à sa convenance, sauf le prix, bien entendu...

« Afin de le décider, le régisseur s'empresse de lui faire remarquer que la propriété pos-

sède un écho merveilleux qui répète jusqu'à trois fois, très distinctement, la phrase nettement articulée.

« — Ah! vraiment, exulte l'amateur subitement intéressé, je serais curieux de l'entendre...

« — Il ne tient qu'à vous d'en faire l'expérience, réplique le régisseur en le faisant placer au détour d'une allée. Maintenant, parlez à voix haute dans cette direction et vous allez être immédiatement édifié...

« — Quelle heure est-il? » prononce le futur acquéreur d'une voix sonore.

« Au lieu de répéter trois fois sa question, comme un étourdi, je réponds :

« — Moins cinq à la poste, moins trois à la gare! »

« Lorsque je me suis aperçu de cette fatale distraction, il était trop tard. L'irréparable gaffe était commise et le client, mis en méfiance, prenait congé du régisseur après l'avoir familièrement traité de vieux farceur!

« Tu parles si ce dernier était furibard... Il s'est précipité aussitôt vers ma cachette afin de m'aubader comme du merlan faisandé. Mais comme j'avais été payé d'avance et que je savais parfaitement ce qui allait m'arriver, je n'ai pas jugé à

propos de l'attendre et me suis défilé en vitesse.

« Encore une profession de loupée... Au lieu de me décourager, je me suis mis aussitôt à chercher quelque chose d'avantageux sans être fatigant et n'exigeant point d'aptitudes spéciales.

« Deux jours plus tard, j'étais placier intermédiaire. C'est-à-dire que j'achetais à très bon marché les pellicules, laissés pour-comptes des clients de coiffeurs et que je les revendais un bon prix aux photographes qui s'occupent de cinéma.

« La profession était des plus fructueuses, mais la crainte d'être trop souvent rasé m'y a fait renoncer...

« Je me suis mis, un peu plus tard, raccoleur de belles-mères irritables pour le compte d'un grand fabricant de pipes des

boulevards. Le type en question avait trouvé un truc pour exaspérer les sujets que je lui amenais. Lorsqu'il voyait la mousse de la rage écumer sur leurs lèvres, il la recueillait soigneusement et en fabriquait d'artistiques pipes de guerre en écume de belle-mère qui eurent un si pharamineux succès que l'ingénieux fabricant n'arrivait plus à satisfaire aux commandes.

« J'ai failli, un jour, me faire éborgner par une de ces bêtes féroces enjuponnées... Ça m'a donné à réfléchir. Le métier m'a paru dangereux et les bénéfices réalisés ne compensaient pas, à mon avis, les risques à courir...

« J'ai laissé en carafe mon fabricant de pipes pour entrer au service d'un chirurgien-dentiste qui a supprimé l'anesthésie pour ses clients et remplace la cocaïne, le chloroforme, par la dilatation de la rate. C'est moi qui suis chargé de provoquer l'hilarité du patient, soit par des boniments comiques, soit par toute une série de grimaces qui lui fait oublier la douleur. Je suis passé maître dans cet emploi et je m'y fais de fabuleux pourboires...

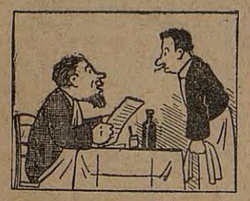
« Le dernier type que le patron a opéré se gondolait tellement qu'il avait les guibolles en spirale... Il a fallu le conduire chez un spécialiste et lui faire subir le supplice de l'extenseur pour rendre à ses abatis leur forme normale...

Ayant vidé son troisième demi, Léonard, rappelé par l'heure aux devoirs de sa profession, me quitta et me laissa en compagnie des soucoupes en disant : « Si tu veux vivre centenaire, mon vieux, prends modèle sur moi, ne t'en fais pas! »

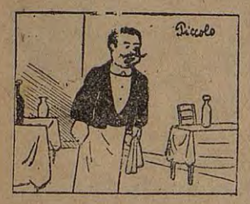
ZEP.

UTILES RECOMMANDATIONS

Dans le restaurant à vingt-trois sous qu'il honorait pour la première fois de sa clientèle, Radigois appela le garçon et lui confia sur un ton confidentiel : « Vous me donnerez un roatsbeef qui ne soit pas trop cuit et pas trop saignant, n'est-ce pas? Quelque chose de juste à point... Vous savez ce que je veux dire, hein? » Le garçon ayant répondu affirmativement...

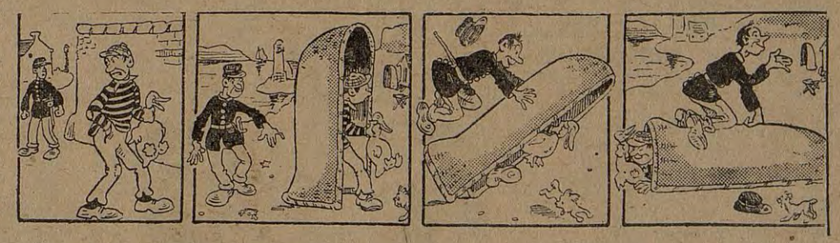


... allait s'en aller quand Radigois le rappela pour lui dire : « Ah! dites donc, j'oubliais de vous recommander aussi de ne pas me servir quelque chose de trop gras... Je voudrais une belle tranche, bien placée avec beaucoup de jus... Je compte sur vous pour avoir une portion... »



« ... appétissante! — Soyez tranquille, déclara le garçon, on va vous soigner ça, monsieur. » Et, comme il avait procédé pour tous les clients qui lui avaient déjà fait la même recommandation, il se contenta de crier à la cantonade : « Un roastbeef, un! » ajoutant entre ses dents : « Si tu n'es pas content, mon vieux, tu n'as qu'à aller en face boulotter à 3 fr. 50! »

CARTONPATE SEUL CONTRE TROIS!

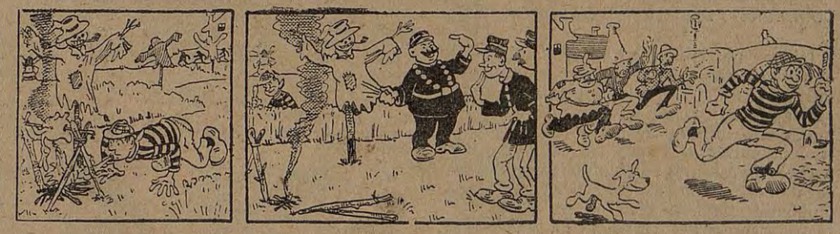


« C'est dégoûtant, grommelait Cartonpâte en s'efforçant de dérober aux regards indiscrets une volaille bien dodue; vrai, les rues de c'patelin ne sont pas sûres! On y fait tout l'temps d'sales rencontres. »

Et, désireux avant tout de se soustraire à l'œil de la police, l'ineffable bon bougre, maugréant contre le manque de sécurité dont jouissent les honnêtes gens, poussa juqu'à la plage dans l'intention de se dissimuler dans une guérite d'osier qui, justement...

... lui tendait son confort. Mais l'agent Frémy toujours sur le qui-vive, et à qui sa vieille haine contre ce pauvre Cartonpâte suscitait des ruses d'apache, l'avait suivi en se dissimulant habilement et, soudain, comme un jaguar, avait bondi.

« L'oiseau est en cage avait-il glapi triomphalement en prenant un petit air modeste; voilà comme j'agis, moi, avec les malandrins! » Il paraissait bien certain de sa prise, l'agent Frémy, mais il ne se doutait pas qu'il avait laissée ouverte une porte de sortie...



... Cartonpâte ne perdit pas de temps pour profiter de cette ouverture, gagner la campagne, et établir un petit bivouac où il se mit en devoir de faire rôtir son palmipède avec l'évidente intention de le nettoyer consciencieusement du gaviot au croupion.

Hélas, il y a loin du croupion aux lèvres! Et Cartonpâte le constata en voyant rappliquer l'agent Frémy, augmenté de son brigadier et de son collègue l'agent Tamovible; il se tapit dans les blés et entendit le brigadier dire à ses hommes : « Subséquemment que ce Cartonpâte il nous reconnaît à notre uniforme; pour lors, pour le surprendre...

« ... il faut nous déguiser! » Grâce aux oripeaux qu'ils empruntèrent à des épouvantails à moineaux, les policiers devinrent en effet méconnaissables pour tout autre qu'un bonhomme prévenu comme notre ruse Cartonpâte qui fila comme du macaroni la fois où il croisa ce trio inquiétant pour sa sécurité. Tout en galopant, il réfléchissait!...

Et le fruit de ses réflexions lui fit profiter d'une légère avance qu'il avait acquise sur ses poursuivants pour pénétrer en coup de vent dans un établissement en glapissant : « Attention, y a derrière moi trois fous qu'ont perdu la raison et qui viennent d's'échapper d'l'asile d'aliénés; faut les doucher, par ordre du directeur de l'Hospice. »

Le propriétaire de l' « Institut Balnéaire », son premier commis et son garçon de salle ne doutèrent pas un instant qu'ils n'eussent affaire à des loufoques en voyant arriver au pas de course ces types dépenaillés, et avec un ensemble parfait addition de poignes vigoureuses, ils happèrent le trio qui, essoufflé et surpris, n'offrit qu'une faible résistance...

En cinq secs, et au hasard de la prise l'agent Frémy fut soumis à un nettoyage à sec par le vide qui le remplit de transpiration humide, le brigadier fut douché d'importance et enfin l'agent Tamovible prit un bain de son à grand orchestre, car il fit un vacarme de tous les diables. Ses vociférations auxquelles se mêlèrent les vitupérations des deux autres victimes soulevèrent un coin du voile « Vous êtes de brav' z'agents! dit le directeur de l'Institut...

« ... stupéfait; eh bien, messieurs, votre costume ne l'indiquait guère! » Et comme les pauvres bougres menaçaient leurs tortionnaires des foudres de la loi, on leur fit remarquer qu'on ne leur réclamait rien pour les bons soins qui leur avaient été prodigués et, sans trop de ménagements, ils furent expédiés dehors, histoire de se débarrasser de ces clients rouspéteurs...

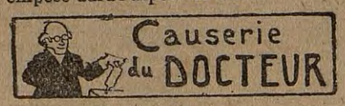
POÉSIE GOURMANDE

Voici la recette en vers du homard à l'américaine :

Projetez tour à tour dans l'huile
Chaque morceau tout frémissant,
Sel, poivre, et puis, chose facile,
Un soupçon d'ail en l'écrasant,
Du bon vin blanc, de la tomate,
Des aromates à foison
Se mêleront à l'écarlate
De la tunique du poisson.
Pour la cuisson, c'est en moyenne,
Trente minutes à peu près,
Un peu de glace et de Cayenne
Pour la finir, et puis c'est prêt.

COMMENT PRÉPARER L'AMIDON CUIT

Délayer une cuillerée à soupe d'amidon dans deux cuillerées d'eau froide (eau de pluie ou de puits, si possible), et y ajouter, lorsqu'il est bien dissous une demi-cuillerée de borax dissous, également dans très peu d'eau chaude. Ajouter 5 grammes de chandelle, verser de l'eau chaude et remuer de façon à obtenir une pâte bien claire, bien transparente, avec laquelle le linge empesé aura l'aspect du neuf.



Le lumbago.

Le lumbago est caractérisé par une douleur localisée à la région des reins, s'exagérant au moindre mouvement des muscles.

Il ne faut pas le confondre avec les névralgies que caractérisent des points douloureux et particuliers qui se révèlent à la moindre pression, ni avec la sciatique, ni avec les affections rénales, qui sont intermittentes et ordinairement limitées à un seul côté; pas plus qu'avec les maladies de la moelle épinière ou les douleurs qu'on observe au début de la variole et de certaines maladies infectieuses.

Le lumbago s'observe le plus souvent à la courbure de la colonne vertébrale et s'étend également des deux côtés, plus en hauteur qu'en largeur; sans gonflement, rougeur ou chaleur de la région malade. Les mouvements au lit sont particulièrement pénibles.

Il est plus prononcé au sortir du lit que dans le courant de la journée, où il s'atténue par l'exercice, pour reparaître le lendemain matin. Il dure de 3 à 10 jours.

Il débute brusquement après une fatigue exceptionnelle, ou un coup de froid, un effort violent, un mouvement brusque, une crise de rhumatisme musculaire.

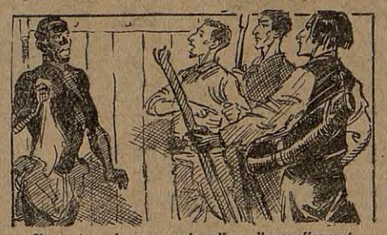
On le guérit par des massages et des frictions avec des liniments antirhumatismaux : essence de térébenthine, alcool camphré ou Baume tranquille : 60 grammes; chloroforme, 5 grammes; laudanum, 5 grammes — à faire préparer par le pharmacien; — des repassages avec un fer peu chaud sur une flanelle appliquée à l'endroit douloureux, des sinapismes ou cataplasmes sinapisés. S'il y a fièvre, prendre matin et soir un cachet de cinquante centigrammes de sulfate de quinine; en cas d'insomnie, prendre une cuillerée de sirop de chloral. Les bains de vapeur réussissent aussi.

Après guérison, si la personne est courbaturée à la moindre fatigue, alors qu'avant elle aurait exécuté le même travail sans s'en apercevoir, il y a appauvrissement du sang et faiblesse générale. Il faut purifier le sang et suivre un régime fortifiant, en même temps rafraîchissant.

Dr E. M.

LES DÉMONS BLANCS. — XXVI. Le sublime capitaine.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Après de nombreuses aventures Kerlignac, son fils, René, Guillaume, le Parisien et le Moco débarquent à Saint-Domingue où presque aussitôt, les nègres leur livrent une guerre acharnée : batailles, embûches, guet-apens. Revenus à l'intérieur des terres, ils s'établissent dans une clairière après y avoir bâti une redoute. Par une nuit d'orage, les nègres enlèvent René. Les quatre hommes, en vain essaient de retrouver sa trace. Voici qu'un émissaire de Toussaint-Louverture se présente à eux. L'enfant sera rendu à son père à condition que celui-ci livre ses trois compagnons au général noir; en cas de refus, le petit captif sera mis à mort. Epouvantable indécision de Kerlignac. Est-ce le père ou le capitaine qui triomphera?...*



Il y eut quelques secondes d'un silence effrayant. Tout à coup, une voix vibrante et qui ne tremblait pas le rompit : c'était celle du Parisien. Il venait d'échanger un rapide regard avec Guillaume et le Moco : ceux-ci avaient compris sa muette question, car ils avaient acquiescé aussitôt d'un geste résolu. « Va dire au bandit qui te commande, cria-t-il au nègre, que le marché est conclu. Donnant, donnant. Dès que l'enfant sera rendu à son père, mes deux compagnons et moi, nous irons nous mettre à la merci de cette bête fauve qui s'appelle Toussaint-Louverture. » Mais ces sublimes paroles étaient à peine prononcées que Kerlignac sembla se réveiller de l'engourdissement qui semblait l'écraser. Il se redressa et dans un mouvement spontané de reconnaissance émue...

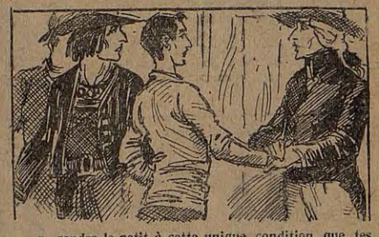
... ses deux mains se tendirent tour à tour vers celles de ses magnanimes amis. « Merci, merci, fit-il. Oh! je n'attendais pas moins de vous. Cependant, je ne puis accepter un pareil sacrifice. Non, non, reprit-il en devinant les généreuses protestations qui étaient sur les lèvres de ses camarades. Non... trois existences contre une seule... Non, non... » Puis il releva fièrement la tête. « Mais j'ai trouvé une solution qui va tout arranger, peut-être, » ajouta-t-il. Il se tourna vers le nègre et lentement laissa tomber ces mots : « C'est moi qui m'offre, entends-tu? Rapporte à Toussaint-Louverture que le chef des Démons blancs sera son prisonnier, dès qu'il aura rendu l'enfant, sain et sauf. Va... » Et d'un geste qui ne tremblait pas, il enjoignit au noir de s'éloigner.

Celui-ci ne demanda pas son reste. Il fit demi-tour et disparut dans le bois. En vain, le Parisien voulut le rappeler, en vain essaya-t-il, héroïquement obstiné dans son magnifique dévouement, de faire revenir le vicomte sur sa décision, ce dernier ne répondit que par cette phrase presque impérieuse. « Je suis votre capitaine, n'est-ce pas? C'est donc moi seul qui ait le droit de donner des ordres, et ces ordres s'accompliront si Toussaint-Louverture les accepte. » Mais immédiatement, sa voix s'adoucit. « Quand je ne serai plus là, près de lui, reprit-il, c'est vous trois que je charge de veiller sur mon fils jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge d'homme. Faites-en un être tel que vous, c'est-à-dire un être de...

«... bonté, de vaillance et de loyauté. Toi, Parisien, et toi, le Moco, vous lui parlerez de son père; toi, Guillaume, de sa pauvre maman défunte que tu as connue. » Un attendrissement le gagnait. Il eut un sursaut et passa la main sur son front comme pour en chasser l'émotion qui montait à son cerveau : « Et maintenant, poursuivit-il, retournons à la maison pour y attendre la décision...

« ... de Toussaint-Louverture. » Assis sur leurs couches de mousse et d'herbe dans la chambre commune, ils laissèrent silencieusement s'écouler les heures, torturés par une angoisse qu'il est facle de comprendre. De temps en temps, le Parisien, les poings noués sur son fusil, les dents serrées, se levait, brandissait son arme et arpentait fébrilement la pièce. « Alors, vous croyez, capitaine, criait-il, que nous allons vous abandonner entre les griffes de ce brigand! Vous croyez que lorsque vous serez en son pouvoir, nous ne tenterons...

« ... pas de vous en arracher! Ah! tonnerre! » Le vicomte l'apaisait d'une voix tranquille. « Vous protégerez René d'abord, disait-il; avec lui, je veux que vous essayiez de regagner la France. — Cela, c'est juré, ripostait le Parigot. Mais il me faut la peau du macaque emplumé avant qu'il ne soit trop tard. » Enfin, vers midi, des bruits de pas s'entendirent au dehors. Les quatre hommes, au comble de l'anxiété, se précipitèrent vers la porte : c'était l'émissaire noir du matin. Il était seul. « L'enfant?... Où est mon fils? » l'interrogea Kerlignac, envahi par une terrible crainte. » Pourquoi ne l'amènes-tu pas? » Le nègre secoua sa grosse tête crépue. « Toussaint-Louverture refuse tes propositions, » répondit-il. « Il s'en tient à celles que je t'ai transmises déjà : il te...



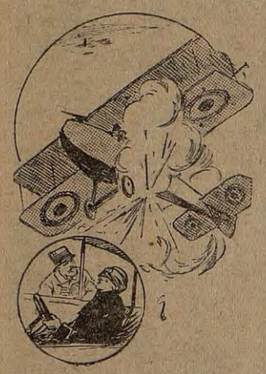
«...rendra le petit à cette unique condition que tes trois Démons blancs lui seront livrés. — Vous voyez bien, capitaine, s'exclama le Parisien, frémissant de dévouement, qu'il n'y a que nous qui pouvons le sauver. — Notre général attend mon retour, continua le noir, si je reviens sans les prisonniers qu'il exige, l'enfant sera mis à mort aussitôt et son corps... — Nous te suivons, l'interrompit le Parigot. Puis, se tournant vers Guillaume et le Moco : « Allons, camarades, ajouta-t-il, en route vers notre devoir! Adieu, capitaine, c'est vous qui parlerez à René des trois amis qui vont mourir pour lui. Je ne demande qu'une chose, c'est de l'embrasser encore une fois avant de... » Il tendait sa main à Kerlignac. Celui-ci la saisit entre ses doigts qui frissonnaient, mais ne la lâcha plus...

(A suivre.)

ANECDOTES

Un trait de rare énergie.

Un de nos jeunes officiers aviateurs, fils d'un lieutenant-colonel tombé au champ d'honneur, vient de donner un admirable exemple de courage. Chargé de reconnaître une position ennemie, il partit avec un sergent et survola les lignes allemandes, malgré un très violent bombardement. Alors que, sa mission terminée, il regagnait..., un éclat



d'obus lui coupa complètement le pied gauche.

La douleur fit perdre à l'aviateur la direction de l'appareil, qui commença à descendre rapidement; mais, surmontant ses souffrances, il réussit à faire retrouver à l'avion sa stabilité, et, faisant preuve d'une énergie surhumaine, franchit ainsi les quelque 20 kilomètres qui le séparaient des lignes françaises.

Lorsqu'il atterrit, sa nacelle était rouge de sang. Il fit demander aussitôt le général..., lui rendit compte de sa mission, puis s'évanouit.

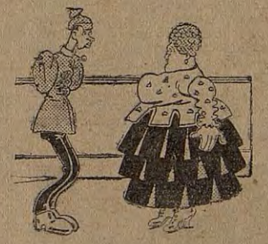
L'héroïque aviateur, qui vient de subir l'amputation de la jambe, a déjà été cité deux fois à l'ordre du jour de l'armée. Il va être proposé pour la Légion d'honneur.

Leur naissance.

Si Théophile Gautier se trompait d'un jour sur la date de sa naissance, Gavarni, lui, avait la coquetterie de vouloir l'ignorer tout à fait. Le célèbre dessinateur, que la renommée incommodait beaucoup, déroutait ceux qui venaient l'interviewer.

— Dites donc, monsieur Lemerlan, puisque vous faites des filets pour le front, qu'est-ce que vous attendez pour aller en faire en Champagne ou en Argonne, pour prendre les boches dedans.

REGRETS



— Quel malheur, quel grand malheur, toi qui m'avais dit que tu me reviendrais avec des bijoux plein les mains...

— Il va sortir par cette porte, vous le reconnaîtrez facilement quoique ne l'ayant jamais vu, il ne porte pas de brassard.

ANECDOTES

Lorsque Mirecourt se présenta chez lui pour recueillir de sa bouche les renseignements propres à le faire figurer dans la galerie de ses *Contemporains*, Gavarni se déroba absolument. Après l'avoir en vain interrogé sur ses travaux passés, ses occupations présentes, ses projets d'avenir, il le supplia de lui donner au moins quelques dates.

— Des dates, oh! non, monsieur, répliqua l'artiste, je ne suis pas fort là-dessus... je ne me souviens pas d'une seule.

— Pourtant, il en est une qu'on n'oublie pas : celle de la naissance.

— Mon Dieu, monsieur, j'ai eu l'honneur de vous le dire : je ne me souviens pas... Cependant, j'ai quelques amis, voyez-les; peut-être leur mémoire sera-t-elle plus heureuse.

Les amis, décontenancés par cette singulière amnésie de Gavarni, ne crurent pas devoir être mieux renseignés que lui.

LE KAISER. — Mon grand état-major ne fait que des gaffes, je le révoque et je le tiens pour dissous...

LE CLOWNPRINZ. — C'est encore trop cher.

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 429

ÉNIGME. — Lune,
CHARADE. — Sou, — Ma, — Rhin, Sous-marin.
LOGOGRIPHE. — Rene, rente, renard.
CASSE-TÊTE. — Corneille, Hugo,
MOTS EN CARRÉ. —

E L A N
L A M E
A M A R
N E R F

1er CALEMBOUR. — Certains préfèrent la clef de la cave.
2e CALEMBOUR — Parce qu'il est toujours *après T* (apprêté).
RÉBUS. — Sur la côte d'Anatolie, les torpilleurs russes détruisirent de nombreux voiliers turcs.

Enigme.

Vers le ciel, crânement je m'élance.
Au pluriel, je suis ville de France.
Dans une belle province, pays charmant.
Où le vin est clair, joyeux, pétillant.

Charade.

Le long d'un fleuve est mon premier.
Et dans un fleuve mon dernier.
Sur un grand fleuve mon entier.
Est connu du monde entier.

Logogriphe.

Mes trois premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en deux, je suis chagrin mêlé de colère.
Ajoutez-m'en trois, c'est l'action de partir.
Ajoutez-m'en quatre, je suis l'emploi de l'argent.

Casse-tête.

(*Trouver deux grands écrivains*)
a a a c e e e e e h i k n p r r s s

Mots en carré.

par M. Plusse, à Paris, lecteur de l'*Epatant*.

1. — Gageure réciproque.
2. — Qui a une saveur pareille à l'aloès.
3. — Grand saint qui baptisa Clovis.
4. — Plante de la famille des iridés.

Calembours.

1. — Pourquoi les Boches sont-ils devenus contrefaits après la prise de Varsovie?
2. — Pourquoi les Romains ne pouvaient-ils faire du bon punch?

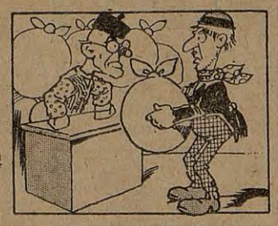
RÉBUS

Trouver une phrase.

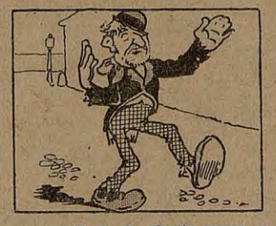
(Solutions de tous ces amusements dans le n° 439.)

UN FILOU QUI LA CONNAIT

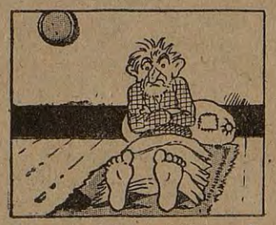
« Si c'est pas malheureux de croupir dans une dèche pareille! se désolait Gratin en arrosant de ses larmes les derniers objets produits de ses larcins, dont il lui faudrait se séparer pour les porter au clou. » J'aime encore mieux les bazarder à un brocanteur, décidait-il en dernier lieu. D'abord, ça m'évitera le souci de les dégager et il m'en donnera plus que « ma...



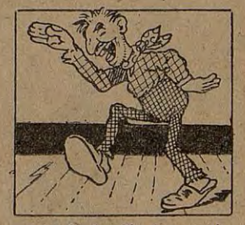
« ... Tante qui pourrait bien, la curieuse, s'inquiéter de la provenance des objets engagés, ce qui ne me ferait pas rigoler du tout. » Le brocanteur auquel il porta son butin lui en offrit un prix dérisoire. Comme c'était à prendre ou à laisser, Gratin accepta ce qu'on lui proposait et grommela entre ses dents : « Sale voleur! Tu profites de ce que j'en ai besoin pour m'estamper mais je te repigerai, va. » Avec l'argent ...



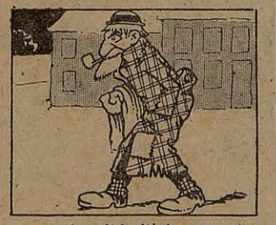
... qu'il toucha, Gratin essaya en vain de noyer des chagrins qui ressemblaient à des bouchons de liège et ne voulaient rien savoir pour couler à pic. « Fluctuat nec mergitur ». Il liquida ainsi toute sa galette sur le zinc des bistros et, à défaut de noyade, il ramassa une de ces bitures qui font école dans l'existence d'un poivrot. Le lendemain quand il se réveilla, sur son grabat, la tête lourde mais la poche légère, sa...



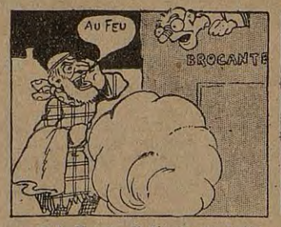
... margoulette en acajou massif formula des réflexions amères sur le sort des types désargentés et la filouterie des brocanteurs. Rentrant ensuite en lui-même, il chercha un moyen expéditif et pratique de se tirer d'affaire. C'est ici qu'il est prouvé que la nécessité est le meilleur des stimulants. Ayant réfléchi pendant quelques secondes seulement, Gratin quitta...



... son lit de milieu pour esquisser le pas du salsifis vadrouilleur. C'était une manière qui lui était bien personnelle de manifester la joie intense qu'il éprouvait, car il est à remarquer que les grandes joies ont cela de commun avec les grandes douleurs, qu'elles sont muettes. Puis, à l'heure où la nuit ...

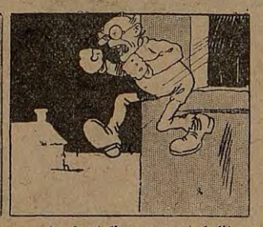


... enveloppait la cité de son manteau de ténèbres, il endossa un ample pardessus, dissimula son menton sous une fausse barbe et, s'étant muni d'un grand sac, il se dirigea à grandes enjambées vers la demeure du brocanteur. — Hein ? Est-ce assez palpitant ? On dirait du roman-feuilleton ! Lorsque les douze coups de minuit sonnèrent lugubrement au beffroi...

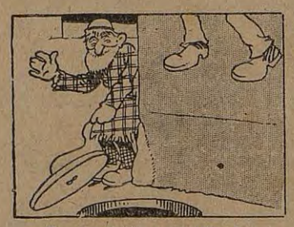


... de la Morgue, il déposa une botte de paille humide, souvenir de sa dernière réclusion, sous la fenêtre du brocanteur et y mit le feu avec une allumette de contrebande, celles de la régie ne voulant rien savoir pour l'avance à l'allumage. Quand la fumée s'éleva en tourbillons de la botte de paille, Gratin se mit à crier « Au feu ! » A ce cri d'alarme, le brocanteur...

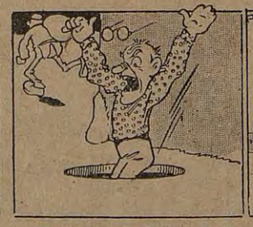
... s'empressa d'ouvrir la fenêtre; il aperçut la fumée épaisse, éternua plusieurs fois de suite et s'empressa d'opérer un déménagement précipité de ce qu'il avait de plus précieux avec l'obligeant concours du courageux citoyen, qui, non content de l'avoir averti, mettait encore à sa disposition le sac qu'il avait sous le bras....



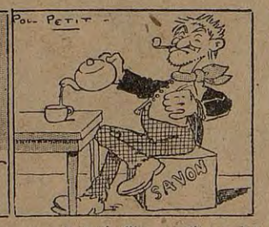
... Au bout d'un moment, ledit sac fut rempli d'objets de valeur. Le brocanteur abandonna à regret tout le mobilier qu'il ne pouvait emporter et, soucieux d'assurer avant tout sa conservation, il se décida à fuir son domicile que la fumée envahissait et où il risquait d'être enfumé comme un renard dans son terrier. Après avoir enjambé la fenêtre...



... d'un bond il se précipita dans la rue : primo, pour fuir l'incendie; deuxio pour remercier son obligeant sauveteur ; enfin troisio, pour reprendre possession du sac qui renfermait toute sa fortune. Malheureusement pour le pseudo-sinistré, Gratin qui avait une revanche à prendre sur ce qu'il appelait l'abus de confiance du brocanteur, s'était amusé à ouvrir la bouche d'égout qui se trouvait placée ...

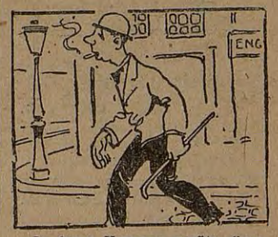


... juste sous la fenêtre de sa victime. Et il arriva ceci : c'est qu'au lieu d'atterrir sur le trottoir le brocanteur prolongea sa descente jusqu'au fond de l'égout. Lorsqu'il parvint à sortir de là, Gratin, ne jugeant point à propos de l'attendre, était parti avec le butin. Et satisfait d'une vengeance qui lui était aussi profitable...

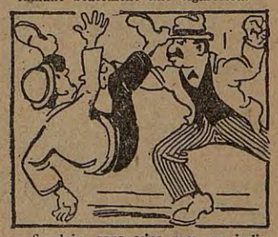


... le rusé filou vendit un bon prix à des amateurs tous les bibelots de valeurs du brocanteur, ce qui lui permit de mener jusqu'à épuisement complet des marchandises en magasin, une existence de pacha et de festoyer jusqu'à la gauche afin de prouver que le proverbe « Bien mal acquis ne profite pas, » souffrait quelques exceptions.

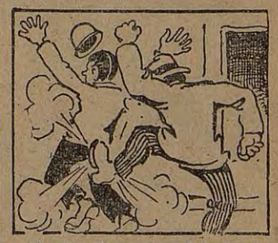
RÉCLAME INTENSIVE BOCHE



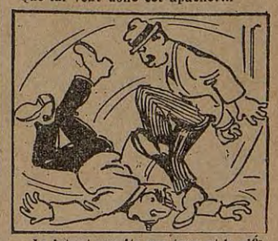
Le jeune Hermann profite d'une belle après-midi de printemps pour faire une promenade hygiénique en fumant béatement une cigarette...



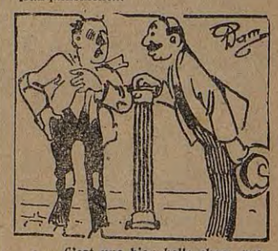
Soudain, sans crier gare, un individu surgit devant lui qui, d'un coup de poing en plein visage, l'envoie rouler à plus de quinze pas !...



A peine Hermann est-il remis sur ses jambes qu'il reçoit de l'énergumène un formidable coup de pied... Que lui veut donc cet apache?...



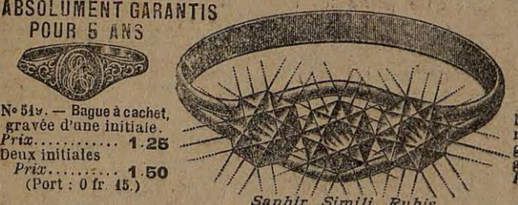
Le jetant ensuite par terre et le piétinant avec énergie : « Eh bien? jeune homme! Que pensez-vous de cette petite démonstration? » demanda-t-il tranquillement...



« ... C'est une bien belle chose que la force physique! Vous pourrez, en peu de temps, acquérir des biceps aussi solides que les miens... si vous faites usage de l'extenseur que voici et que je vous laisserai pour la bagatelle de vingt-cinq francs !... »

BIJOUX GOLDFILLED

ABSOLUMENT GARANTIS POUR 5 ANS



Saphir Simili Rubis

N° 514. — Bague à cachet, gravée d'une initiale. *Prix*..... 1.25
Deux initiales *Prix*..... 1.50
(Port : 0 fr. 15.)

N° 949. — Bague à cachet massive pour homme, gravée d'un joli monogramme de 2 initiales. *Prix*..... 2.50
(Port : 0 fr. 15.)

Prix : 1 franc (Port : 0 fr. 15)

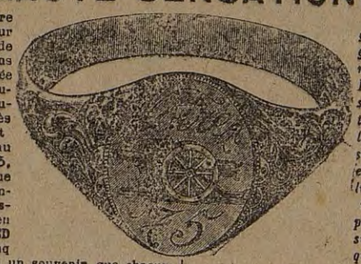
NOTRE BAGUE TRICOLORE ! ! !
Souvenir de la Grande Guerre

Pour commémorer l'épisode le plus glorieux de notre Histoire, nous mettons en vente, au prix exceptionnellement réduit de 1 franc, une charmante bague aux couleurs nationales, une belle pierre saphir représentant le bleu, un beau simili le blanc et une autre de couleur rubis pour le rouge. Ces bagues sont en notre Titre GOLDFILLED bien connu et absolument garanties pour 5 ans.

Pour la dimension, découpez un trou dans un morceau de carton, et envoyez avec un mandat de 1 fr. 15.

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE

En souvenir de notre glorieux 75, triomphateur de la Marne et terreur de nos ennemis, nous avons voulu mettre à la portée de tous un souvenir durable et nous offrons aujourd'hui une bague très artistique représentant notre canon invincible, au prix très réduit de 4 fr. 25, ou qui pourra être obtenue pour 25 francs de commandes avec nos bons-primes. Cette bague est en notre TITRE GOLDFILLED bien connu, garanti cinq ans. Elle sera plus tard un souvenir que chacun voudra avoir.



Nous sommes les plus grands fabricants de bagues du monde entier, et notre bijouterie GOLDFILLED est connue pour son excellente qualité partout. Nous vous donnons la meilleure valeur possible pour votre argent et chaque article est absolument garanti. Nous vous rembourserons l'argent par retour du courrier si vous n'êtes pas plus que satisfaits.

Faites votre demande aujourd'hui.

Nos bagues sont rachetées, après usage, à 0 fr. 50 le gramme. (Conditions spéciales pour grossistes.)

B. SIMS ET MAYER, 62, rue Saint-Lazare, Paris.

La Puissance Magique de

MECCANO

Fabrication anglaise.

Avec les mêmes pièces qui ont servi à construire cette grue monumentale, on peut faire un métier à tisser tissant automatiquement, une horloge marquant l'heure, une auto, un ascenseur, un pont, une tour et autres modèles scientifiques, sans compter ce qu'on peut inventer soi-même.

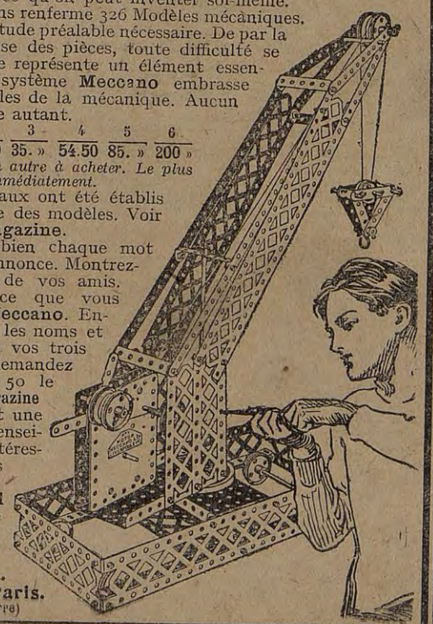
Notre Manuel d'Instructions renferme 326 Modèles mécaniques. Pour les reproduire, aucune étude préalable nécessaire. De par la seule conformation ingénieuse des pièces, toute difficulté se trouve aplanie. Chaque pièce représente un élément essentiel de la mécanique et le système **Meccano** embrasse tous les mouvements possibles de la mécanique. Aucun autre système n'en peut faire autant.

PRIX	0	4	2	3	4	5	6
des Boîtes	6.50	11.50	21.50	35. »	54.50	85. »	200 »

Chaque boîte est complète. Rien autre à acheter. Le plus inexpérimenté peut commencer immédiatement.

MOTEURS Des moteurs spéciaux ont été établis **MECCANO** pour la manœuvre des modèles. Voir pour détails le **Meccano Magazine**.

Retenez bien chaque mot de cette annonce. Montrez-la à trois de vos amis. Dites-leur ce que vous savez de **Meccano**. Envoyez-nous les noms et adresses de vos trois amis et demandez sous le n° 50 le **Meccano Magazine** qui contient une foule de renseignements intéressants et les indications utiles sur le prochain Grand Concours **Meccano** doté de 5.000 fr. de Prix, dont 1.250 fr. pour le premier prix.



MECCANO (France) Ltd.
5, rue Ambroise-Thomas, Paris.
Siège social : LIVERPOOL (Angleterre)

Se vend dans toutes Maisons importantes de Jouets de France et de l'Étranger.

PLUS D'IMBERBES ! PLUS DE CHAUVES !

L'Extrait Capillaire Végétal fait pousser la barbe et les moustaches magnifiques, même à 15 ans, il fait repousser cheveux, cils et sourcils. *Succès assuré. 60.000 Attestations.* Gd flac. 3 fr. 20. Flac. 1 fr. 65 franco contre bon ou mandat-poste. Écrire : L. POUJADE, Chimiste, 3, nouv. avenue de la Gare, à FIGEAC (Lot).

LE BRACELET DU POILU

Garanti 2 ans depuis ... 10 f.
Avec Radium visible la nuit ... 13 f.

PRIME A TOUT ACHAT
Franco contre mandat ou bon
DEMANDEZ LE CATALOGUE
E. P. LEFEBVRE, 13 Rue Saulnier, PARIS 9e

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSSE. PORTU. *appris* SEUL en 4 mois, *beaucoup mieux* qu'avec professeur. Nouv. méthode *parlante-progressive*, pratique, facile, infaillible, donne la *vraie* prononciation exacte du pays même, le PUR ACCENT. Preuve-essai, 1 langue, *fco*, envoyer 90 cent. (hors France 1 fr. 10) *mandat* à Maître Populaire, 13, A-T, rue Montholon, Paris.

AGRÉABLES SOIRÉES
DISTRACTIONS DES POILUS

Préparant à fêter la Victoire.
Curieux catalogue (Envoi gratis) par la **Société de la Gaîté Française**, 65, *rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris* (10e). Farces, Physique, Amusements, *Propos Gais, Art de plaire*, Hypnotisme, Sciences occultes, *Chansons et monologues de la Guerre*, Hygiène et Beauté. **Librairie spéciale.**

POILS et duvets disgracieux, détruits radicalement, par le DÉPILATOIRE-VÉGÉTAL. Flac. 3,50 (timb. ou mand. L. POUJADE Chim., Figeac (Lot).

DE L'ESPRIT, DE LA GAITÉ !

Pour bien s'amuser en Société, à la Noce, demander le Catalogue nouveau illustré de Farces, Attrapes, Chansons, Monologues, Physique, etc., envoyé gratis. **JEAN**, 40, rue de Rochechouart, PARIS (IXe).

COLLECTION D'AVENTURES

PARAIT AUJOURD'HUI
LES
ESPIONS DU MOUDROS
par
JOSÉ MOSELLI
SUITE DE LA SÉRIE DU
ROI DES BOXEURS

En vente partout : **25 CENTIMES**

Envoi franco contre 0 fr. 35 en timbres adressés à L'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

MESSIEURS RASEZ-VOUS VOUS-MÊMES
Pour votre CONFORT, votre PLAISIR et votre HYGIÈNE

LE BOSTON
RASOIR DE SURETÉ
économise du temps et de l'argent.

Porte-lame et manche nickelés, lame en acier de premier ordre. Rasant aussi bien que les plus chers. Lame de rechange : 0 35 pièce.

1 f. 75 franco

COMMERCIAL AGENCY
Demander modèle n° E. 4. 75, rue Taitbout, Paris.

EXPLOITS SPORTIFS ET TORDANTS D'ISIDORE FLAPI, ATHLÈTE COMPLET ! (Suite.)

Isidore Flapi fait du sport, en tant que père de famille!

1. A quelques jours de là, Isidore Flapi rencontre Courbouillon, ce vieux Courbouillon. « Eh bien ! dit gaiement Courbouillon, tu as décidément renoncé aux sports? — Tota-le-ment ! scande Isidore, le foyer, mon vieux, il n'y a que ça !... Regarde toutes ces affiches, exaltant le noble effort du muscle !

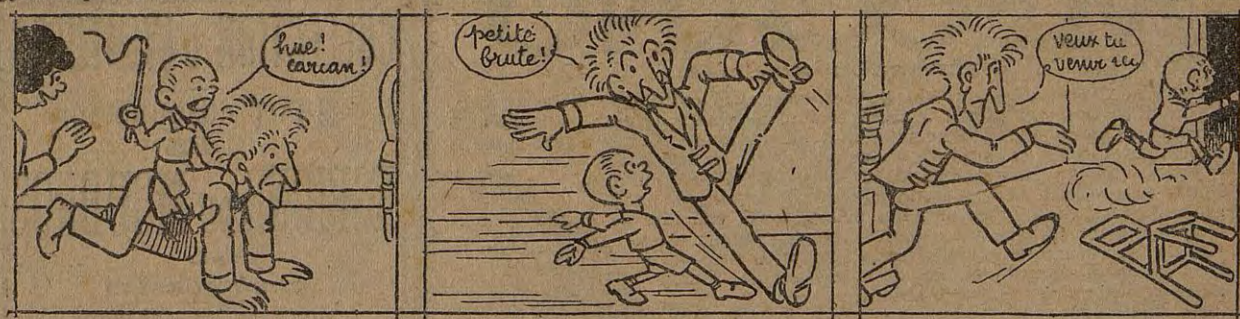
2. « Ces combats de boxe ! Ces tournois d'escrime ! Ces parties de pelote basque ! Ces courses à pied, en bécane, en auto ! Ces traversées de Paris, de la Manche et autres ! Ces parties de football ! Ces assauts d'escrime ! Ces tournois de luttes ! Ça me laisse froid, archi-froid ! Je m'en bats l'œil, littéralement ! »

3. Au bout d'une année de mariage, Isidore Flapi a la joie, l'ineffable joie d'être père ! L'enfant s'appelle Victor — tout comme M. Hugo — mais on le nomme Totor, c'est bien mieux ! « Totor, jure Isidore Flapi, solennellement, Totor ne fera pas de sports, je l'affirme du fond du cœur ! »

4. En attendant, sans qu'il y prenne garde, Isidore s'y remet, lui, aux sports, tout doucettement... Totor demande à être trimbalé sur les bras, bercé, balancé ! Isidore Flapi, en père de famille irréprochable, fait, avec son poupon, à bras tendus, des mouvements de gymnastique ! Il recommence...

5. ... machinalement, les mouvements d'assouplissement ! Mouvement horizontal et vertical en deux temps. Flexion du torse, flexion des jambes, etc., ces mêmes exercices qui arrondirent, dans un temps, ses deltoïdes, et rendirent son sterno-cleïdo-mastoïdien invulnérable ! Mais, tout à son amour...

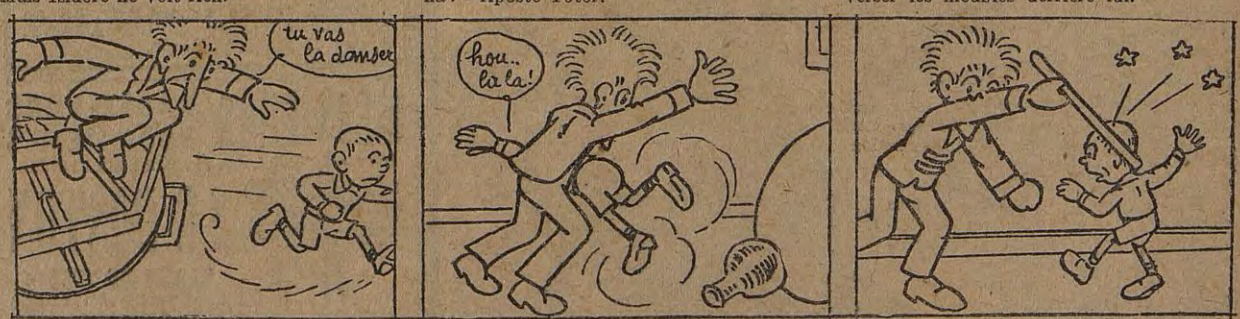
6. ... paternel, Isidore Flapi y va de bon cœur. Totor commence à marcher ! Il éprouve un très réel plaisir et flanque des grands coups de poing (et même de pied) sur le nez de son père, qu'il juge remarquable ! « Eh bien, ça, ça s'appelle de la boxe ou je ne m'y connais pas ! » Mais Isidore ne remarque rien !



7. Totor s'amuse et voilà tout. Totor, d'ailleurs, a d'autres exigences. « Ze veux zouer au dada ! » braille-t-il... Isidore Flapi se traîne à quatre pattes et fait le cheval. Totor, lui, fait le cavalier. Et, ma foi, il me semble que c'est de l'hippisme tout craché ! Mais Isidore ne voit rien.

8. Totor grandit ! Sa passion se résume à cet exercice unique : faire de longues glissades dans le couloir. Ça, ça met la puce à l'oreille d'Isidore. « Du patinage ! hurle-t-il, n'en faut pas ! Je te défends de patiner ! Pas de sports ici ! — Moi, je veux patiner, na ! » riposte Totor.

9. Isidore lève la main. Totor s'élance dans la pièce voisine... Isidore Flapi se lance à sa poursuite. « P'pa ! crie Totor, arrête-toi ! Tu fais de la course à pied ! C'est du sport, ça ! » Cette réflexion rend Isidore furibard. Il redouble de vitesse, mais Totor a soin de renverser les meubles derrière lui.



10. Isidore Flapi franchit les obstacles d'un coup de jarret. « Encore du sport, p'pa ! braille Totor, tu fais des sauts en hauteur, avec élan ! C'est pas sérieux, ça ! T'avais juré tes grands dieux que tu ferais plus de sports ! » Isidore Flapi parvient enfin à empoigner son rejeton. Il le place sous son bras et lui...

11. ... administre une solide raclée. « Oh ! la la ! beugle Totor, arrête, p'pa ! Tu fais de la culture physique ! T'es pas un homme de parole ! T'avais dit : plus de sports ! — Petite crapule ! rugit Isidore au comble de la rage... Je vais t'apprendre à raisonner avec ton père ! Attends voir ! »

12. Et, saisissant un gourdin, Isidore Flapi en applique une série prodigieuse sur le crâne de son héritier ! « P'pa ! piaille Totor, v'là maintenant, que tu fais de la canne ! Et t'es ennemi des sports ! Si c'est pas malheureux ! »

(A suivre.)

Sceaux. — Imprimerie CHARAIRE. *Le Gérant :* ÉMILE LEJEUNE.